Ye-X 1612 / 166

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

SHAKESPEARE

ROMÉO ET JULIETTE

PARIS
AIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
Rue de Richelieu, 8
s le Théâtre-Français — Ci-devant, r. de Valois

25 Centimes
ES RENDU FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE

Digitized by Google

X16,12
-166

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

W. SHAKSPEARE

ROMEO ET JULIETTE

TRADUCTION DE LETOURNEUR

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

RUE DE RICHELIEU, 8, PRÈS LE THÉATRE-FRANÇAIS

Ci-devant, rue de Valois, 2.

1888

Tous droits réservés

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com
Digitized by Google

LBS 239 43 17

GK 33333

Digitized by Google

ROMÉO ET JULIETTE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Digitized by Google

PERSONNAGES

—

LE PRINCE de Vérone.
PARIS, jeune comte, cousin du prince.
MONTAIGU, } deux nobles déjà vieux, et de deux fa-
CAPULET, } milles ennemies d'une haine héréditaire.
ROMEO, fils de Montaigu.
MERCUTIO, cousin du prince et ami de Romeo.
BENVOLIO, parent de Romeo.
TYBALT, parent de Capulet.
Dom LAURENCE, religieux.
Le frère JEAN.
BALTAZAR, domestique de Romeo.
SAMSON et GREGORIO, domestiques de Capulet.
ABRAHAM, domestique de Montaigu.
Un PAGE de Paris.
Un APOTHICAIRE.
PEDRO, domestique de la nourrice de Juliette.
LADY MONTAIGU.
LADY CAPULET.
JULIETTE, fille de Capulet, amante de Romeo.
La NOURRICE de Juliette.
CITOYENS de Vérone, MASQUES, MUSICIENS, etc.

La scène, au commencement du cinquième acte, se passe à Mantoue ; dans tout le reste de la pièce, elle est à Vérone et aux environs.

Digitized by Google

ROMEO ET JULIETTE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une rue de Vérone.

SCÈNE PREMIÈRE

SAMSON *et* GREGORIO, *tous deux au service des Capulet, paraissent armés de leurs épées et de leurs boucliers.*

SAMSON.

Gregorio, sur ma parole, je ne l'endurerai pas; une fois en colère, nous dégaînerons. Je suis prompt de la main, quand je suis échauffé.

GREGORIO.

Oui, mais tu n'es pas prompt à t'échauffer.

SAMSON.

La vue d'un Montaigu me met au champ.

GREGORIO.

Se mettre au champ, c'est fuir; et pour être brave, il faut attendre l'ennemi de pied

Digitized by Google

ferme; mais toi, quand on t'échauffe, tu prends le large.

SAMSON.

Tout visage de cette odieuse famille me verra toujours l'attendre de pied ferme : je prendrai toujours le haut du pavé sur les gens de la maison de Montaigu, hommes ou femmes.

GREGORIO.

Et voilà la preuve que tu es un poltron; car le plus faible cherche toujours à s'appuyer de la muraille.

SAMSON.

Oui, hommes ou femmes, peu m'importe.

GREGORIO.

Mais la querelle n'est qu'entre nos maîtres, et non entre ceux qui, comme nous, sont à leur service.

SAMSON.

Cela m'est égal; je veux me conduire en tyran. Quand je me serai battu avec les hommes, je serai cruel avec les femmes.

GREGORIO.

Allons, mon brave, dégaîne : voilà quelqu'un de la maison de Montaigu.

(*Abraham et Baltazar, domestiques des Montaigu, paraissent venant dans la même rue de Vérone.*)

SAMSON.

Voilà mon épée tirée. Querelle, je vais t'animer.

GREGORIO.

Bon ! tu vas tourner le dos et fuir.

Digitized by Google

SAMSON.

Mettons la loi de notre côté; laissons-les attaquer les premiers.

GREGORIO.

Pour moi, en passant à côté d'eux, je les regarderai de travers. Ils le prendront mal s'ils veulent.

SAMSON.

Dis plutôt, s'ils l'osent. Moi, je mordrai mon pouce en les fixant, et s'ils le passent sous silence, ce sera un affront pour eux.

(*Abraham et Baltazar, qui avancent toujours, se trouvent assez près pour entendre le propos précédent.*)

ABRAHAM, *d'un ton querelleur.*

L'ami, mords-tu ton pouce pour nous narguer?

SAMSON.

Moi, je mords mon pouce.

ABRAHAM.

Est-ce pour nous insulter, dis?

SAMSON, *bas à Gregorio.*

Aurons-nous la loi de notre côté si je réponds *oui?*

GREGORIO.

Non pas.

SAMSON, *à Abraham.*

Non, ce n'est pas précisément pour vous insulter que je mords mon pouce; mais, je mords mon pouce, moi.

GREGORIO, *à Abraham.*

Cherchez-vous querelle?

Digitized by Google

ABRAHAM.

Querelle ? non.

SAMSON.

Si vous cherchez querelle, je suis bon pour vous : je sers un aussi bon maître que vous.

ABRAHAM.

Pas un meilleur !

SAMSON.

Soit...

GREGORIO, *bas à Samson.*

Dis meilleur. J'aperçois un des parents de mon maître.

(*Benvolio arrive.*)

SAMSON, *à Abraham.*

Oui, un meilleur maître.

ABRAHAM.

Tu mens.

SAMSON.

L'épée à la main, si vous avez du cœur. (*A Gregorio.*) Souviens-toi de ta botte secrète.

(*Ils se battent.*)

BENVOLIO, *accourant l'épée nue pour les séparer.*

Voulez-vous vous séparer, insensés? Remettez vos épées : vous ne savez ce que vous faites.

TYBALT, *arrivant, à Benvolio.*

Quoi! l'épée à la main parmi ces hommes sans honneur! Tourne-toi, Benvolio, et vois ta mort.

BENVOLIO.

Je ne veux que mettre la paix ici. Remets

Digitized by Google

ton épée, ou sers-t'en pour m'aider à séparer ces hommes.

TYBALT, *furieux.*

Quoi! l'épée nue! Et tu parles de paix? Je hais ce mot, comme je hais l'enfer, tous les Montaigu et toi. Défends-toi lâche!

(*Ils se battent.— Surviennent trois ou quatre citoyens de Vérone, armés.*)

L'OFFICIER *qui les conduit.*

Vos hallebardes, vos massues, vos pertuisanes. Frappons, donnons sur eux, tombons sur les Capulet, tombons sur les Montaigu. (*Arrivent le vieux Capulet, en robe, et sa femme.*)

CAPULET.

Quel est ce bruit? Donnez-moi ma longue épée. Holà!

LADY CAPULET.

Vous, une épée? Des béquilles plutôt pour soutenir vos pas chancelants.

CAPULET.

Mon épée, vous dis-je : j'aperçois le vieux Montaigu. Il agite la sienne, et la fait siffler dans l'air pour me braver.

(*Montaigu paraît, venant d'un autre côté, avec sa femme, qui veut le retenir.*)

MONTAIGU.

C'est toi, lâche Capulet? — Ne me retenez pas, laissez-moi en liberté.

LADY MONTAIGU.

Vous ne ferez pas un seul pas pour vous exposer aux coups de votre ennemi.

(*Le prince arrive avec sa suite.*)

Digitized by Google

LE PRINCE.

Sujets rebelles, ennemis de la paix, profanateurs de ces armes, que vous souillez du sang de vos concitoyens... Quoi! ils n'obéiront pas à ma voix? Holà! vous, hommes changés en bêtes féroces, qui ne vous lassez pas d'éteindre votre rage funeste dans les flots d'un sang issu de vos veines. Sous peine des supplices, jetez ces armes de vos mains sanglantes, ces armes n'ont pas été forgées pour cet usage : écoutez la sentence de votre prince irrité. Déjà trois discordes civiles, nées d'une vaine parole, ont, par vous, vieux Capulet, par vous, Montaigu, troublé la tranquillité de notre ville, et trois fois, pour séparer vos haines invétérées, nos vieillards de Vérone ont dépouillé les graves ornements qui conviennent à leur âge, et ont armé leurs mains décrépites d'épées aussi vieilles qu'elles, et rongées par la rouille d'une longue paix. Si jamais vous troublez encore le repos de nos rues, vos têtes payeront pour la paix violée. Qu'en ce moment tous se retirent. Vous, Capulet, suivez-moi, et vous, Montaigu, vous vous rendrez ce soir à notre cour de justice; vous apprendrez là mes intentions sur cette rixe. Encore une fois, sous peine de mort, que tous se retirent.

(*Tous sortent. Capulet suit le prince.*)

SCÈNE II

MONTAIGU, LADY MONTAIGU *et* BENVOLIO.

LADY MONTAIGU.

Qui donc a rallumé de nouveau cette ancienne querelle? Répondez, mon neveu, y étiez-vous, lorsqu'elle a commencé?

Digitized by Google

BENVOLIO.

Les domestiques de votre ennemi et les vôtres étaient déjà ici, et se battaient vivement avant que je sois arrivé; j'ai tiré l'épée pour les séparer. Dans l'instant survient le violent Tybalt, l'épée nue, qu'il agitait autour de sa tête, me provoquant par ses défis; tandis que nous nous portions des coups réciproques, les deux partis grossissaient par la foule des survenants, et l'on combattait des deux parts, lorsqu'enfin a paru le prince, qui les a séparés.

LADY MONTAIGU.

Où est Romeo? L'avez-vous vu aujourd'hui? Je suis bien aise qu'il ne se soit pas trouvé à cette émeute.

BENVOLIO.

Ce matin, madame, une heure avant que le soleil montrât sa face adorée aux portes d'or de l'orient, l'inquiétude de mon âme m'a chassé de ma demeure. Je suis venu errer dans le bocage de sycomores qui bordent, au couchant, les remparts de la ville. Dans cette promenade matinale, j'ai aperçu votre fils. Aussitôt j'ai tourné mes pas vers lui; mais lui, il m'évitait, et je l'ai vu se glissant dans l'épaisseur du bois. Moi, jugeant des affections de son cœur par celles du mien, et sachant que les hommes ne sont jamais plus occupés que lorsqu'ils cherchent le plus la solitude, j'ai suivi mon penchant en cessant de suivre ses traces, et j'ai évité avec plaisir un homme qui semblait en avoir à m'éviter de même.

MONTAIGU.

On l'a vu plus d'une fois devancer l'aurore dans cette promenade, mêlant ses larmes à

Digitized by Google

la rosée du matin, et poussant dans les airs de profonds soupirs; mais toujours, dès que le soleil, qui réjouit tous les êtres, commençait à ouvrir les rideaux du lit de l'aurore, aussitôt, fuyant ses rayons, mon fils rentre furtivement à la maison, et là s'emprisonne seul dans son appartement, ferme les fenêtres au jour naissant, et, repoussant de toutes parts la lumière, il se forme autour de lui une seconde nuit. Cette humeur deviendra noire et funeste, si un bon conseil n'en tarit la source.

BENVOLIO.

Mon noble oncle, en connaissez-vous la cause?

MONTAIGU.

Je ne la connais point, ni n'ai pu encore l'apprendre de lui.

BENVOLIO.

Avez-vous employé quelques moyens pour le faire parler?

MONTAIGU.

Je l'ai importuné des instances de ma tendresse, je l'ai fait solliciter par nombre de mes amis. Mais il est le seul confident de ses sentiments; j'ignore s'il s'en fait à lui-même l'aveu sincère. Il est si secret, si renfermé qu'il échappe à toutes les recherches. Son cœur, impénétrable à la vue, ressemble au bouton de rose que ronge un ver caché avant que ses jeunes feuilles, s'ouvrant aux douces haleines de l'air, épanouissent toute sa beauté aux rayons du soleil. S'il nous était possible de pénétrer la cause de sa mélancolie, nous porterions remède à son mal aussitôt qu'il nous serait connu.

(*Romeo paraît dans l'éloignement.*)

Digitized by Google

BENVOLIC.

Ah! je l'aperçois. Voudriez-vous vous éloigner? Je veux sonder la cause de sa tristesse : ou j'aurai son secret, ou j'essuierai bien des refus.

MONTAIGU.

Demeure ici après nous; je désire bien que tu puisses réussir à tirer de sa bouche l'aveu de la vérité. — Venez, madame, retirons-nous.

(*Romeo passe et gagne un bois qui borde Vérone. Benvolio court à lui et le joint.*)

BENVOLIO.

Cher cousin, je te donne le salut du matin.

ROMEO.

Quoi! le jour est-il si peu avancé?

BENVOLIO.

Neuf heures viennent de sonner.

ROMEO.

Ah! malheureux que je suis! que les heures tristes paraissent longues! Était-ce mon père que j'ai vu s'éloigner si vite de ce lieu?

BENVOLIO.

C'était lui. — Quel est donc le chagrin qui allonge ainsi les heures de Romeo?

ROMEO.

Le chagrin de ne pas posséder l'objet dont la possession ferait couler rapidement mes heures.

BENVOLIO.

Êtes-vous amoureux?

Digitized by Google

ROMEO.

D'un amour sans espoir.

BENVOLIO.

Hélas! faut-il que l'amour, qui s'annonce d'abord sous des traits si doux, se montre à l'épreuve un tyran si dur et si cruel!

ROMEO, *distrait.*

Où dînerons-nous aujourd'hui? — Quel est donc le tumulte dont a retenti cette place?... Mais non, ne t'amuse pas à me le raconter : j'ai tout entendu. — Il y a ici bien des combats à livrer avec la haine; mais il y en a bien plus encore à soutenir avec l'amour! (*En se frappant le sein.*) O amour! que la haine empoisonne! O haine, où se mêle la tendresse! — Amour! étrange sentiment, qui de rien crée tout! Chimère féconde en tourments, passion vaine et sérieuse! chaos informe d'illusions brillantes et fortunées! affection indéfinissable, qui soulage et opprime l'âme, l'illumine et l'obscurcit, brûle et glace, tue et ranime le cœur! Voilà l'amour que je sens. Cher Benvolio, n'es-tu pas tenté de rire de pitié?

BENVOLIO.

Non, cousin; je le serais plutôt de pleurer.

ROMEO.

Bon cœur, pourquoi?

BENVOLIO.

De voir le chagrin dont ton cœur sensible est oppressé.

ROMEO.

Mon âme est assez accablée de mes propres chagrins; ce tendre intérêt que tu me

Digitized by Google

montres en augmente encore le poids, et ta douleur aggrave la mienne. — Amour, ô sentiment plein de raison et de folie, poison amer qui tue, doux baume qui répare et conserve! — Cousin, adieu.

(*Il veut sortir.*)

BENVOLIO.

Attends-moi, je veux t'accompagner; si tu me quittes ainsi, tu m'offenses.

ROMEO.

Non, ce n'est point ton cousin qui parle: je ne me reconnais plus moi-même; ce n'est point Romeo que tu vois devant toi; Romeo n'est point ici: il existe quelque part ailleurs.

BENVOLIO.

Apprends-moi donc quelle est celle que tu aimes?

ROMEO.

Oh! j'aime un ange sous les traits d'une mortelle, mais une mortelle invulnérable aux traits de l'amour. Son cœur est inaccessible aux tendres propos; ses yeux modestes évitent la rencontre dangereuse des regards. Ce n'est pas elle qui ouvrira son sein à l'or, qui corrompt les vertus les plus célestes. — Oh! quand elle mourra, la beauté périra avec elle.

BENVOLIO.

A-t-elle donc juré de rester vierge?

ROMEO.

Elle a abjuré l'amour, et son vœu cruel donne la mort à un infortuné qui ne vit que pour elle.

Digitized by Google

BENVOLIO.

Laisse-toi gouverner par mes conseils; oublie-la dans tes pensées.

ROMEO.

Enseigne-moi donc à cesser de penser.

BENVOLIO.

En donnant une pleine liberté à tes yeux, en les promenant sur d'autres belles.

ROMEO.

Ces masques heureux qui couvrent le front des belles, quoique noirs et difformes, notre imagination les pénètre et voit la beauté qu'ils cachent aux yeux. Montre-moi une femme qui surpasse toutes les belles; sa vue de même ne servira qu'à me rappeler celle dont la beauté efface la sienne. Va, tu ne peux jamais m'apprendre à l'oublier. L'aveugle privé tout à coup de la lumière, oublie-t-il jamais le trésor qu'il a perdu?

BENVOLIO.

Je te prouverai la bonté de mon conseil, ou ne fais aucun cas de mes paroles.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III

CAPULET, PARIS, UN DOMESTIQUE.

CAPULET.

Et Montaigu aussi est enchanté comme moi par la même défense : nous sommes tous deux menacés de la même peine, et il ne sera pas difficile, je pense, à deux vieillards de notre âge, d'entretenir la paix ensemble.

Digitized by Google

PARIS.

Vous êtes deux hommes d'honneur, tous deux également estimables; et c'est une chose déplorable que vous ayez si longtemps vécu dans l'inimitié. Mais parlez, seigneur, que répondez-vous à ma demande?

CAPULET.

Ce que je vous ai dit souvent. Ma fille est encore étrangère dans le monde; elle n'a pas vu quatorze printemps: laissons deux printemps de plus épanouir nos fleurs, avant de la croire en âge d'être épouse.

PARIS.

De plus jeunes filles qu'elle sont devenues des mères heureuses.

CAPULET.

Mais elles se flétrissent trop tôt, ces mères prématurées.— La terre a englouti toutes mes espérances, et ne m'a laissé que Juliette: elle est l'héritière fortunée de mes biens. Honnête Paris, faites-lui votre cour; gagnez son cœur; ma volonté dépend de son consentement: si elle le donne, le mien suivra son choix, et ma réponse confirmera la sienne. — Ce soir, je donne cette fête si ancienne dans ma famille, j'y ai invité plusieurs convives, mes amis: venez en augmenter le nombre. Vous serez un ami de plus et le très-bien venu. Vous verrez mon modeste logis tout éclatant de beautés qui éclipseront les étoiles du firmament. Le plaisir qu'éprouvent les robustes laboureurs au temps où avril, vêtu de sa robe nouvelle, presse de ses pas les pas lents du languissant hiver; vous le sentirez à ma fête, au milieu des jeunes boutons de rose dont elle sera parée. Examinez-les toutes, écoutez-les toutes, et fixez votre goût sur la plus

Digitized by Google

accomplie. Dans la foule de ces jeunes beautés vous verrez aussi ma fille : si elle n'a pas tout leur mérite, du moins elle fera nombre avec les autres.

Allons, venez, suivez-moi. (*A un domestique.*) Toi, parcours les rues de Vérone ; songe à trouver les personnes dont les noms sont inscrits sur cette liste, et dis-leur que la maison et le maître sont préparés pour les bien recevoir.

(*Capulet et Paris sortent.*)

SCÈNE IV

BENVOLIO *et* ROMEO.

BENVOLIO.

Allons, mon ami, un feu étouffe un autre feu : une douleur est adoucie par le sentiment d'une autre douleur : guéris un désespoir par un autre désespoir : laisse entrer par tes yeux dans ton cœur le doux poison d'un amour nouveau, et tu détruiras le venin de ta première passion.

ROMEO.

Ton remède est merveilleux.

BENVOLIO.

Nous avons ce soir une brillante assemblée.

ROMEO.

Où donc ?

BENVOLIO.

Chez les Capulet : c'est l'ancienne fête de leur famille ; ta Rosaline, que tu aimes tant, y sera avec toutes les belles les plus renom-

Digitized by Google

mées de Vérone. Viens avec moi, et d'un œil sans prévention, parcours ces beautés, compare-les avec ta belle, et tu seras forcé de convenir qu'elle est auprès d'elles ce qu'est le corbeau près de la colombe.

ROMEO.

Jamais mes yeux, fidèles à la vérité, ne se prêteront à cette illusion sacrilége. Une femme plus belle que mon amante! Le soleil, qui voit tout, n'a jamais vu son égale, depuis qu'il éclaire le monde.

BENVOLIO.

Bon! Tu l'as trouvée belle, parce que tu l'as vue sans objet de comparaison: son image est peinte dans tes yeux seule et sans rivale. Mais viens la comparer aux beautés qui brilleront à cette fête, et tu apercevras en elle une foule d'imperfections.

ROMEO.

Je veux bien te suivre à cette fête; non pour y chercher cette beauté que tu supposes, mais pour y jouir de la présence de l'objet qui m'est cher.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

La maison de Capulet.

LADY CAPULET, JULIETTE *et* LA NOURRICE *de Juliette.*

LADY CAPULET.

Nourrice, où est ma fille? Appelez-la: qu'elle vienne me parler.

Digitized by Google

LA NOURRICE.

Sur mon honneur, je lui ai dit de venir. (*Elevant la voix.*) Eh bien! mon agneau! ma mignonne! mon bijou !... Où est donc cette petite fille? Juliette!

JULIETTE *vient.*

Qui m'appelle?

LA NOURRICE.

Votre mère.

JULIETTE.

Me voici, madame; que désirez-vous de moi?

LADY CAPULET.

Nourrice, laissez-nous un moment, nous avons à parler en secret... — Non, revenez, nourrice, je me suis ravisée: vous serez témoin de notre entretien. — Vous savez que ma fille est d'un joli âge.

LA NOURRICE.

D'honneur, je puis vous dire son âge à une heure près.

LADY CAPULET.

Elle n'a pas quatorze ans.

LA NOURRICE.

Je gagerais quatorze de mes dents (et à mon grand chagrin, il faut dire qu'il ne m'en reste plus que quatre), qu'elle n'a pas encore quatorze ans. Combien avons-nous d'ici au premier d'août?

LADY CAPULET.

Quinze jours au plus.

Digitized by Google

LA NOURRICE.

Plus ou moins ; à quelque jour de l'année que vienne le soir du premier d'août, elle aura quatorze ans. Suzanne et elle, Dieu bénisse les âmes chrétiennes ! étaient du même âge. Suzanne est avec Dieu, c'était une trop bonne fille pour moi. Mais, comme je disais, le soir du premier août, Juliette aura ses quatorze ans ; elle les aura, sûr : je me le rappelle à merveille. Il y a à présent onze ans depuis le tremblement de terre, et elle était déjà sevrée. Jamais je ne l'oublierai : de tous les jours de l'année, c'est ce jour-là, je m'en souviens bien ; car alors j'avais frotté d'absinthe le bout de mon sein ; j'étais assise au soleil contre le mur du colombier ; signor Capulet et vous, vous étiez à Mantoue. — Oh ! j'ai bonne mémoire : et comme je vous disais, dès qu'elle eut goûté de l'absinthe dont j'avais frotté le bout de mon sein, et qu'elle l'eut trouvée amère, la petite follette prit de l'humeur et se brouilla avec le téton ; dans le moment voilà le colombier qui tremble, et moi aussi. Oh ! il ne fut pas besoin, je vous jure, de me dire de m'enfuir : et de cette époque-là il y a onze ans aujourd'hui. Car alors elle pouvait déjà se tenir sur ses pieds et aller seule : oui, elle pouvait, en vérité, courir et rôder tout autour en se balançant sur ses petites jambes : et en effet, ce fut la veille même de ce jour-là qu'elle tomba, et elle se brisa le front ; et alors mon mari..., Dieu soit avec son âme, c'était un joyeux corps !... Il releva l'enfant. *Ah ! oui, dit-il, tu te laisses tomber sur la face ; quand tu auras plus d'esprit.... N'est-ce pas, Juliette ?* Et par Notre-Dame, la petite folichonne cessa aussitôt ses cris, et dit : *oui.* Voyez comme un mot dit par jeu et en riant, devient aujourd'hui une vé-

Digitized by Google

rité. Oh ! j'en réponds, je vivrais mille ans que je ne l'oublierai jamais : *N'est-ce pas, Juliette?* dit mon mari ; et la petite morveuse aussitôt s'apaisa et dit *oui*.

LADY CAPULET.

En voilà assez : je vous prie, cessez vos propos.

LA NOURRICE.

Et pourtant, je vous jure, elle avait sur le front une bosse aussi grosse qu'un œuf d'oiseau ; un coup dangereux, et elle poussait des cris aigus.

JULIETTE.

Arrêtez-vous, nourrice, je vous en prie.

LA NOURRICE.

Allons, j'ai fini. Que Dieu vous marque du sceau de ses grâces. Vous étiez la plus jolie enfant que j'aie jamais nourrie : si je peux vivre assez pour vous voir mariée, je mourrai contente.

LADY CAPULET.

Et le mariage est justement le sujet dont je suis venue causer avec elle. — Dites-moi, Juliette, ma fille, quelles sont vos dispositions pour le mariage ?

JULIETTE.

C'est un honneur auquel je n'ai jamais pensé.

LA NOURRICE.

Un honneur ! Si je n'avais pas été votre nourrice, je dirais que vous auriez sucé la sagesse avec le lait.

LADY CAPULET.

Eh bien ! commencez d'aujourd'hui à y

Digitized by Google

songer, au mariage : de plus jeunes filles que vous, qui sont ici dans Vérone des dames très-considérées, sont déjà mères ; et moi, je m'en souviens bien, j'étais déjà votre mère à l'âge où vous voilà fille encore. Pour trancher le mot, le brave Paris vous recherche pour épouse.

LA NOURRICE.

C'est un cavalier, ma fille, oh ! c'est un cavalier tel que le monde entier... — Oh ! c'est un homme fait au tour.

LADY CAPULET.

C'est la plus belle fleur du printemps de Vérone.

LA NOURRICE.

Oh ! oui, la fleur ! oui, la fine fleur !

LADY CAPULET.

Qu'en dites-vous ? Vous sentez-vous du goût pour ce cavalier ? Ce soir vous le verrez à notre fête. Considérez bien tous les traits de son visage, et vous verrez que le pinceau du plaisir et de la beauté les a formés. Répondez-moi en un mot : sentez-vous que vous puissiez l'aimer ?

JULIETTE.

Je le considérerai pour l'aimer, si la vue fait naître l'amour ; mais je ne laisserai prendre à mon inclination que l'essor permis par votre consentement.

UN DOMESTIQUE.

Madame, tous les convives sont rassemblés ; le souper est servi ; on n'attend que vous ; on demande ma jeune maîtresse ; dans l'office, on maudit la nourrice ; votre absence

Digitized by Google

excite l'impatience et le trouble; je vous conjure, ne tardez pas à me suivre.

LADY CAPULET.

Nous te suivons. Allons, Juliette : le comte nous attend.

LA NOURRICE.

Allez, ma fille, allez, ajoutez d'heureuses nuits à de beaux jours.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VI

Une rue devant la maison de Capulet.

ROMEO, MERCUTIO, BENVOLIO *paraissent avec cinq ou six autres masques, suivis de flambeaux et de tambours.*

ROMEO.

Eh bien! est-ce là ce que nous dirons pour notre excuse, ou si nous entrerons sans faire aucune apologie ?

BENVOLIO.

Le temps de ces longues harangues est passé. Nous n'aurons point de Cupidon, un bandeau sur les yeux, portant un arc à la tartare fait de bois peint, pour épouvanter les dames; ni de prologue à bégayer d'après le souffleur. Qu'ils nous mesurent des yeux, s'ils veulent : nous les mesurerons de même, et nous voilà partis.

ROMEO.

Donnez-moi une torche : triste comme je suis, je porterai le flambeau.

Digitized by Google

MERCUTIO.

Vraiment, Romeo, il faudra bien que tu danses comme les autres.

ROMEO.

Non pas moi, sur ma parole. Vous autres, vous avez le cœur libre et le pied léger : moi, j'ai une âme de plomb qui m'appesantit sur la terre et me rend immobile.

MERCUTIO.

Tu es amant; emprunte les ailes de l'amour.

ROMEO.

L'amour m'a trop cruellement blessé de son dard, pour que je puisse voler avec ses ailes.

MERCUTIO.

Si l'amour te maltraite, maltraite l'amour, rends-lui blessure pour blessure, et tu le dompteras. — Donnez-moi ce masque... pour cacher un autre masque. (*Il met son masque.*) Que m'importe à présent quel œil curieux parcoure mes difformités? Voici un front postiche qui rougira pour moi.

BENVOLIO.

Allons, nous brûlons ici nos flambeaux en vain, frappons et entrons.

ROMEO.

Moi, je ne suis pas d'humeur d'entrer à ce bal.

MERCUTIO.

Peut-on t'en demander la raison?

ROMEO.

J'ai fait un songe cette nuit.

Digitized by Google

MERCUTIO.

Oh! je vois que la fée des songes t'a visité cette nuit. C'est elle qui fait accoucher l'imagination. Sous une forme aussi mince que l'agate qui brille au doigt d'un sénateur, tirée par deux atomes, elle effleure et chatouille la joue des mortels aux heures de leur profond sommeil. Son char est une coquille de noix creusée par l'industrieux écureuil, ou par le ver-coquin, qui depuis un temps immémorial fabrique les chars des fées. Les rayons de ses longues roues sont faits des pattes du faucheur des jardins; une aile de sauterelle forme l'impériale de sa voiture. Les rênes sont tissues de la plus fine toile d'araignée; les harnais, des rayons humides d'un clair de lune. Sur le siége, un moucheron nocturne vêtu de gris conduit le char. A l'os d'un grillon pend son fouet, dont la mèche est une pellicule imperceptible. Dans cet équipage mignon, la fée des songes galope les nuits au travers du cerveau des amants, et ils rêvent d'amour : elle se promène sur les genoux des hommes de cour, et ils rêvent de révérences; sur les doigts des avocats, et ils rêvent d'épices; sur les lèvres des dames, et elles rêvent de baisers. Tantôt elle monte sur le nez d'un procureur, et aussitôt il subodore un procès; tantôt avec la queue d'un pourceau de dîme, elle chatouille le nez d'un gros prébendaire endormi, et il voit un second bénéfice à solliciter. Tantôt elle grimpe sur la nuque d'un soldat, et dans l'instant il rêve d'ennemis qu'il pourfend, de brèches, d'embuscades, de coutelas d'Espagne; de profondes rasades qu'il boit à la ronde; le tambour résonne à son oreille, il s'éveille en sursaut, et dans sa frayeur il marmotte en jurant une ou deux prières, puis se rendort.

Digitized by Google

C'est la même fée qui, dans la nuit, tresse les crinières des chevaux, aplatit et mêle leurs boucles ensorcelées, présages de malheur. C'est elle encore qui visite les jeunes filles dans leur couche virginale, et qui, dans la négligence et l'abandon du sommeil, leur inspire de tendres songes; c'est elle qui...

ROMEO, *qui ne l'écoutait qu'à demi, et rêvant à sa passion, l'interrompt.*

Cesse, cesse, Mercutio, de prodiguer tes vaines paroles.

MERCUTIO.

Tu as raison, car je parle de songes : fruits d'un cerveau oisif et frivole, créés du néant, enfantés par l'imagination vaine, qui est d'une substance aussi légère que l'air, et plus inconstante que le vent, qui caressant le sein glacé du nord, soudain s'irrite, s'en éloigne brusquement, et tourne sa face vers le midi qui verse la rosée.

BENVOLIO.

A merveille; mais le souper est fini, et nous arriverons trop tard.

ROMEO.

Je crains, moi, que nous n'arrivions trop tôt. J'ai dans mon âme un pressentiment que quelque événement qui est encore suspendu à mon étoile, attend pour fondre sur ma tête l'époque fatale de cette fête nocturne, et viendra terminer le cours de l'odieuse vie qui est renfermée dans mon sein, par l'attentat d'une mort prématurée; mais que celui qui conduit ma destinée me dirige! Allons, mes amis, conduisez-moi.

Digitized by Google

BENVOLIO.

Battez, tambours.

(*Ils marchent autour du théâtre, puis sortent.*)

SCÈNE VII

Le théâtre représente une salle de la maison de Capulet, illuminée et préparée pour le bal : des orchestres sont placés aux deux bouts; les Capulet, les convives et des masques des deux sexes remplissent la salle.

CAPULET.

Salut, cavaliers ; et vous, jeunes dames, dont les pieds ne sont pas affligés de cors, je vous tiens aujourd'hui : il n'y a pas à s'en dédire, il faudra s'évertuer. Laquelle de vous osera refuser de danser? Celle qui fera la dédaigneuse, je dirai qu'elle a des cors aux pieds. Brillante jeunesse, nobles cavaliers, soyez tous les bienvenus. J'ai vu le temps où je portais un masque aussi, et où je pouvais conter fleurette à l'oreille des dames. Ce temps est passé; il est passé, passé. — Allons, musiciens, commencez. Ouvrez le bal, ouvrez le bal; qu'on fasse de la place; allons, jeunes demoiselles, commencez la danse.

(*Les instruments jouent et l'on danse.*)

Plus de flambeaux, holà, valets. Qu'on ôte les tables, éteignez le feu; la salle devient trop chaude. Ah! voilà un divertissement imprévu qui vient fort à propos. Mon cher parent (*à un Capulet qui restait debout*), asseyez-vous, asseyez-vous, bon cousin Capulet; car vous et moi nous avons passé nos jours de danse. Combien y a-t-il depuis cette dernière mascarade que nous fîmes ensemble?

Digitized by Google

SECOND CAPULET.

Par Notre-Dame, il y a trente ans.

CAPULET.

Bon, mon ami : il n'y a pas tant, il n'y a pas tant. C'était à la noce de Lucentio : la Pentecôte peut venir quand elle voudra; mais ce jour-là il y aura quelque vingt-cinq ans ; nous y allâmes en masque.

SECOND CAPULET.

Il y a davantage, davantage : son fils est plus âgé que cela; son fils a trente ans.

PREMIER CAPULET.

Vous me direz cela, à moi? Il n'y a pas deux ans que son fils était encore en tutelle. (*A un domestique.*) Dis-moi quelle est cette belle?

ROMEO, *masqué et déguisé en pèlerin, à Benvolio. Lui montrant Juliette sans se déclarer davantage.*

Remarques-tu cette jeune beauté, là-bas, dont la belle main décore la main de ce cavalier?

BENVOLIO.

Je ne la connais pas.

ROMEO.

Oh! sa beauté efface l'éclat de tous ces lustres. Elle brille sur le front de la nuit, comme un diamant à l'oreille basanée d'un Africain. Quelle blancheur éblouissante! Elle éclipse toutes ses compagnes. Oh! elle est trop accomplie pour un mortel. Non, la terre n'était pas digne de posséder ce trésor. Quand la danse aura cessé, j'observerai la place où elle ira se reposer, et en touchant

Digitized by Google

sa main délicate, je ferai mon bonheur. Quoi ! mon cœur a-t-il aimé jusqu'à ce moment ? Non, je ne connaissais pas la beauté : voilà la première que j'aie vue.

TYBALT, *considérant Romeo.*

A sa voix, cet homme doit être un Montaigu. Page, donne-moi mon épée. Comment, ce misérable osera venir ici, caché sous un masque grotesque, pour insulter avec mépris à notre fête ? Par la famille et l'honneur de mon parent, je ne crois pas faire un crime en l'étendant mort ici même.

CAPULET, *qui voit le mouvement de Tybalt.*

Qu'y a-t-il, mon neveu ? Pourquoi ces armes et cet emportement ?

TYBALT.

Mon oncle, cet homme est un Montaigu : c'est notre ennemi ; un lâche qui est venu ici nous braver et se moquer de notre fête.

CAPULET.

Est-ce le jeune Romeo, est-ce lui ?

TYBALT.

C'est lui-même, c'est cet odieux Romeo.

CAPULET.

Modérez-vous, honnête neveu ; laissez-le en paix, il a l'air d'un noble cavalier ; et pour dire la vérité, tout Vérone parle de lui et le vante comme un jeune homme vertueux, et d'une grande espérance. Je ne voudrais pas, pour tous les trésors de cette ville, qu'il reçut ici, dans ma maison, la moindre insulte. Calmez-vous donc ; ne faites pas attention à lui : c'est ma volonté ; et si vous avez quelque respect pour moi, prenez un visage gracieux, et quit-

Digitized by Google

tez cet air menaçant qui sied si mal dans une fête.

TYBALT.

Cet air sied bien dans une fête où s'introduit un hôte aussi odieux : je ne l'y souffrirai pas.

CAPULET.

Il y sera souffert, je vous dis qu'il le sera. Quoi donc, jeune homme ? Suis-je le maître ici ou vous ? Retirez-vous. Vous ne le souffrirez pas ? Dieu me pardonne : vous voudrez faire une émeute parmi mes convives ? vous ferez ici l'entendu ? Vous ferez le maître ?...

TYBALT.

Mon oncle, c'est une honte...

CAPULET.

Retirez-vous, retirez-vous, jeune étourdi. — Oui, ce que je dis est sérieux... Ce tour pourrait bien vous faire du tort... Je sais ce que je dis. Il faudra que vous veniez ici me contrarier ? En vérité, vous prenez bien votre temps ! Fort bien, mon ami. — Vous êtes un fat, sortez, tenez-vous tranquille, ou... — Plus de lumières; plus de lumières. — Cela est honteux. Je vous forcerai bien à être tranquille. — Allons, de la gaîté, mes amis.

TYBALT.

Cette patience forcée et la bouillante colère dont je suis plein, dans l'effort de leurs mouvements contraires, me donnent le frisson de la fièvre. Eh bien, je me retirerai; mais la douceur apparente que m'impose maintenant cette contrainte, se tournera en fiel amer.

(*Il s'éloigne. — Romeo danse avec Juliette et l'emmène ensuite au bord du théâtre et se démasque. Il lui prend la main.*)

Digitized by Google

ROMEO.

Si ma main profane ose toucher la main d'une immortelle, et que ce soit un crime, voici ma douce pénitence : mes lèvres vont l'expier par un tendre baiser.

JULIETTE.

Beau pèlerin, vous vous faites injure : c'est en baisant la main que les pèlerins saluent ; ils touchent la main des saints qu'ils vont visiter.

ROMEO.

Mais les pèlerins ont aussi des lèvres.

JULIETTE.

Oui, mais elles sont consacrées à prier.

ROMEO.

Oh bien ! chère immortelle, souffrez que mes lèvres déposent ici leur prière.

(*Il lui baise encore la main.*)

LA NOURRICE.

Madame, votre mère veut vous dire un mot.

ROMEO *à la nourrice.*

Quelle est sa mère ?

LA NOURRICE.

Beau cavalier, sa mère est la maîtresse de ce logis, et c'est une bonne dame, sage et vertueuse. J'ai nourri sa fille, avec qui vous causiez ; je peux vous garantir que celui qui l'épousera pourra se vanter d'une bonne fortune.

BENVOLIO.

Allons, Romeo, partons, le bal tire à sa fin.

Digitized by Google

ROMEO.

Oh ! je crains bien qu'avec lui ne finissent aussi ma paix et mon repos.

CAPULET.

Arrêtez, cavaliers, ne songez pas encore à nous quitter. Nous avons ici quelques rafraîchissements. — Vous le voulez donc absolument ? Allons, je vous rends grâces à tous ; honnêtes cavaliers, bonne nuit. — Apportez plus de flambeaux. — Allons, allons donc chercher nos lits : ah ! par ma foi, aux lumières, je vois qu'il se fait tard. Je vais aussi aller me reposer.

(*Ils sortent.*)

JULIETTE.

Approchez, nourrice ; dites-moi quel est ce cavalier, là-bas ?

LA NOURRICE.

C'est le fils de l'héritier du vieux Tyberio.

JULIETTE.

Quel est celui qui vient de sortir dans le moment ?

LA NOURRICE.

C'est, je crois, le jeune Petruccio.

JULIETTE.

Et celui qui le suit, et qui d'abord ne voulait pas danser ?

LA NOURRICE.

Je ne le connais pas.

JULIETTE.

Allez, demandez son nom. — S'il est marié, je crains bien que mon tombeau ne soit mon lit nuptial.

Digitized by Google

LA NOURRICE, *revenant.*

Son nom est Romeo : c'est un Montaigu, le fils unique de votre plus grand ennemi.

JULIETTE.

Mon amour est donc né au sein de la haine... Ah! je l'ai vu trop tôt, celui que je ne connaissais pas, et je l'ai connu trop tard! C'est pour moi une étrange destinée d'amour, qu'il me faille aimer un ennemi détesté.

LA NOURRICE.

Que disiez-vous là? Que disiez-vous?

JULIETTE.

Je répétais un vers que je viens d'apprendre du cavalier avec lequel j'ai dansé.

(*Une voix dans l'intérieur appelle Juliette.*)

LA NOURRICE.

Tout à l'heure, tout à l'heure. (*A Juliette.*) Venez, sortons, tous les étrangers sont partis.

FIN DU PREMIER ACTE

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue de Vérone qui conduit à la maison de Capulet; un jardin fermé par un mur la termine. Il est nuit. Roméo traverse la scène et vole vers le jardin.

ROMEO, *près du jardin des Capulet.*

Puis-je me traîner plus loin, lorsque mon cœur est ici ? Reviens sur tes pas, masse stupide, et t'arrête au centre où est ton repos.

(*Il escalade le mur et disparaît. — Arrivent Benvolio et Mercutio, qui courent après lui.*)

BENVOLIO; *appelant.*

Roméo, cousin Roméo !

MERCUTIO.

Il n'est pas si fou, et sur ma vie, il se sera retiré chez lui, et se sera couché.

BENVOLIO.

Non ; il aura couru par cette rue, et sans doute franchi le mur de ce verger. Appelle-le encore, bon Mercutio.

MERCUTIO.

Oui, et même je veux l'évoquer par des noms magiques. (*A haute voix.*) Eh bien, Roméo ! la passion, la folie, romanesque amant ! appa-

Digitized by Google

rais-nous sous la forme d'un soupir. Répondsnous, dis-nous seulement un vers, et je suis satisfait ; — seulement un *hélas ! malheureux*. Rime *amour* avec *vautour ;* adresse une douce parole à ma commère Vénus, un petit sobriquet à son aveugle enfant, l'héritier de Cythère.

Il ne m'entend point, il ne bouge point, il ne remue point, il fait le mort; et il faut que je le conjure par des moyens plus puissants. (*Elevant la voix.*) Romeo, je te somme par les yeux brillants de ta maîtresse, par son beau front, par l'incarnat de ses lèvres, par son pied délicat, par sa jambe si fine, par ses appas cachés, de nous apparaître sous ta forme naturelle.

BENVOLIO.

S'il t'entend, tes plaisanteries l'offenseront.

MERCUTIO.

Ce que je dis ne peut l'offenser; ce qui pourrait le fâcher, ce serait un rival heureux qui lui ravirait son bouton de rose. Mais moi, mon invocation est honnête et gracieuse : c'est au nom de sa maîtresse que je le conjure de se montrer à nous.

BENVOLIO.

Viens, il se sera enfoncé sous ces arbres, pour n'y trouver d'autre compagnie que la nuit et son ombre mélancolique : son amour est aveugle, et s'accommode à merveille des ténèbres.

MERCUTIO.

Si son amour est aveugle, il ne pourra frapper au but. — Sans doute, il va s'asseoir sous quelque arbre, et là, s'épuiser en vœux insensés. Romeo, je te souhaite la bonne nuit: moi, je vais gagner mon lit. Ce lit des champs

Digitized by Google

est trop froid pour moi, je n'y dormirais pas. Eh bien, Benvolio, partons-nous ?

BENVOLIO.

Allons : aussi bien c'est en vain que l'on cherche un homme qui ne veut pas qu'on le trouve.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Le jardin de la maison de Capulet environné de murs escarpés, qu'avoisinent quelques arbres qui peuvent aider à les franchir. — Un espace du ciel et la lune paraissent dans le fond.

ROMEO *dans le verger.*

Il se rit de l'amour, celui que ses traits n'ont jamais blessé. — Mais arrêtons. Quelle est cette lumière que je vois là-bas briller à cette fenêtre ? C'est le jour naissant, c'est le soleil, c'est Juliette !

(*Juliette paraît à la fenêtre.*)

Lève-toi, bel astre, plus brillant que celui qui m'éclaire. Oui, Diane pâlit de jalousie, en se voyant moins belle que toi, qui n'es qu'une jeune mortelle attachée à son culte. Renonce à son culte austère, et dépouille ta robe de vestale; sa couleur est odieuse et triste, et ne convient qu'aux insensées. Oui, c'est elle ; je reconnais ma souveraine ; oui, c'est ma bien-aimée. Oh ! qu'elle puisse savoir que c'est elle qui est l'objet de mon amour. (*Il s'avance vers la fenêtre.*) — Il me semble la voir parler ; et cependant je n'entends nul son de sa voix. Qu'importe : ses yeux ont un langage... Je veux leur répondre. — Ah ! je suis trop téméraire : ce n'est pas à moi qu'elle

Digitized by Google

parle. Que ses yeux sont étincelants ! Oui, si la voûte du ciel était enrichie de ces deux étoiles, les oiseaux, trompés par l'éclat de leurs feux, chanteraient dans la nuit, en croyant saluer l'aurore. — Je la vois : elle repose sa joue sur sa belle main. Oh ! que ne suis-je le gant qui revêt cette main ! Je toucherais sa joue de rose.

JULIETTE, *soupirant et se croyant seule.*

Hélas ! malheureuse !

ROMEO.

Elle vient de parler. O bel ange, parle encore. De cette hauteur, tu me sembles aussi radieuse qu'un messager céleste le paraît aux yeux éblouis des mortels, qui, prosternés, et les regards attachés sur lui, le suivent monté sur les nuages majestueux, et voguant lentement sur les ondes de l'air.

JULIETTE.

O Romeo ! Romeo ! — Pourquoi es-tu Romeo ? — Renonce à ton père, et abjure ton nom : ou, si tu l'aimes mieux, jure seulement d'être mon amant, et je cesse d'être une Capulet.

ROMEO, *à part.*

L'écouterai-je parler encore, ou répondrai-je à ces mots ?

JULIETTE *continue.*

Il n'y a de toi que ton nom qui soit mon ennemi. En cessant d'être un Montaigu, tu n'en serais pas moins toi-même. Eh ! que m'importe ce nom *Montaigu ?* Ce que nous appelons rose, sous tout autre nom n'en serait pas moins rose, n'exhalerait pas un parfum moins doux. Ainsi Romeo, en perdant ce nom

Digitized by Google

n'en conserverait pas moins toutes les perfections qui me le font aimer. Romeo, quitte ce nom qui ne fait pas partie de toi-même, et pour ce sacrifice, reçois-moi tout entière en échange.

ROMEO, *à Juliette, en élevant la voix.*

Je te prends au mot : donne-moi le nom de ton amant, et j'abjure le mien. De ce moment je cesse pour jamais de m'appeler Romeo.

JULIETTE, *surprise et confuse.*

Qui es-tu, toi qui, caché dans la nuit, viens surprendre mes secrets ?

ROMEO.

Je ne sais par quel nom te répondre, et te faire connaître qui je suis : mon nom, cher ange, m'est odieux, puisqu'il est haï de toi.

JULIETTE.

Mon oreille n'a pas encore entendu cent paroles prononcées par cette voix, et cependant j'en reconnais les sons : n'es-tu pas Romeo, un Montaigu ?

ROMEO.

Je ne suis ni l'un ni l'autre, bel ange, si tous les deux te sont odieux.

JULIETTE.

Dis-moi comment tu es entré dans ce jardin : ses murs sont élevés et presque inaccessibles. Quels sont tes desseins, étant ce que tu es ? Ce lieu sera celui de ta mort, si quelqu'un de mes parents vient à t'y surprendre.

ROMEO.

C'est avec les ailes de l'amour que j'ai franchi la hauteur de ces murs : il n'est point de

Digitized by Google

remparts capables d'arrêter l'amour ; et tout ce que l'amour peut tenter, l'amour l'ose ; tes parents ne sont point un obstacle pour moi.

JULIETTE.

S'ils te surprennent ici, ils te tueront à mes yeux.

ROMEO.

Hélas ! il y a bien plus de danger pour moi dans tes yeux, que dans vingt de leurs épées. Daigne adoucir ton regard, et je suis invulnérable à leur haine.

JULIETTE.

Je ne voudrais pas, pour le monde entier, qu'ils te vissent en ce lieu.

ROMEO.

Je suis couvert du manteau de la nuit ; il me dérobe à leurs regards ; et pourvu que tu m'aimes, peu m'importe qu'ils me surprennent. Je serai bien plus heureux de finir ici ma vie sous les coups de leur haine, que de la prolonger sans ton amour.

JULIETTE.

Encore une fois, qui t'a servi de guide pour t'introduire dans ce jardin ?

ROMEO.

L'amour. Il m'a prêté son génie, et je lui ai prêté mes yeux. — Je n'ai point appris l'art du pilote ; mais fusses-tu au delà de ce vaste rivage, environnée de la plus vaste mer, je m'exposerais sur les flots pour conquérir un si rare trésor.

JULIETTE.

Sans ce voile des ténèbres qui couvre mon visage, tu verrais le rouge de la pudeur en-

Digitized by Google

flammer mes joues au souvenir du secret que tu m'as entendue confier a la nuit. Je voudrais bien avoir été moins franche. Oui, je voudrais, je voudrais pouvoir nier l'aveu qui m'est échappé. — Mais loin de moi ces vains détours. M'aimes-tu? Je sais que tu vas répondre *oui*, et je recevrai ton aveu avec joie..... Mais ne fais point de serments ; ils ne t'empêcheraient pas de devenir perfide : les parjures des amants passent pour des jeux de l'amour. Cher Romeo ! si tu m'aimes, déclare-le avec bonne foi. — Peut-être trouves-tu que je me suis trop facilement rendue : eh bien, il m'est facile de prendre un front plus sévère, et de te répondre *non*, si ces formes te plaisent davantage ; mais, autrement, je ne rétracterais pas mon aveu pour tout l'univers. — En vérité, beau Montaigu, je suis trop tendre, et tu pourrais craindre que ma conduite ne devînt légère. Mais fie-toi à moi, noble jeune homme ; tu me trouveras plus fidèle que celles qui mettent plus d'art à paraître indifférentes. Oui, j'aurais dû être plus réservée, il faut que je l'avoue : mais l'aveu que tu as entendu par surprise, avant que je fusse sur mes gardes, n'en est pas moins l'expression échappée à mon sincère amour : ainsi pardonne-moi, c'est la nuit qui m'a trahie, qui t'a dévoilé mes sentiments ; ne juge donc pas sur ma trop facile défaite que mon amour deviendra léger.

ROMEO.

Juliette, je prends à témoin cet astre sacré dont la lumière argente les cimes de ces arbres fruitiers.

JULIETTE.

Ah ! ne jure point par cet astre inconstant qui change tous les mois ; je craindrais que

Digitized by Google

ton amour ne devînt inconstant comme lui.

ROMEO.

Et par quel serment...

JULIETTE.

Ne fais point de serment : ou si tu veux en faire, jure par ton aimable personne, par toi, qui es le dieu que j'idolâtre, et je te croirai.

ROMEO.

Si jamais l'amour de mon cœur sincère...

JULIETTE.

Arrête : ne jure point encore. Ta présence me comble de joie, et cependant je ne sens point de joie à former ce contrat cette nuit : il est trop téméraire, trop inconsidéré, trop soudain : rapide comme l'éclair, il s'évanouirait peut-être comme lui. Mon doux Romeo, retire-toi : ce germe d'amour peut avec le temps éclore et mûrir pour notre première entrevue. Adieu, adieu. Que ton cœur goûte un sommeil aussi doux, un aussi doux repos que celui qui est dans le mien !

ROMEO.

Oh ! me renverras-tu si peu satisfait ?

JULIETTE.

Et quelle satisfaction veux-tu de plus ?

ROMEO.

L'échange de ton fidèle amour contre le mien.

JULIETTE.

Je t'ai donné mon cœur avant même que tu l'aies demandé ; et je voudrais avoir encore à te le donner une seconde fois.

Digitized by Google

ROMEO.

Est-ce que tu voudrais me le retirer ? et pourquoi le voudrais-tu, ma bien-aimée ?

JULIETTE.

Seulement pour te prouver ma sincérité, pour te le redonner encore ; mais je ne désire là qu'un bonheur dont je jouis déjà. Ma bienveillance pour toi est aussi vaste que la mer, mon amour est aussi inépuisable : plus je t'en donne, et plus il m'en reste : tous les deux sont infinis. J'entends du bruit dans la maison : cher amant, adieu ! (*La nourrice appelle Juliette en dedans de la maison.*) Tout à l'heure, bonne nourrice.—Aimable Montaigu, sois fidèle. Demeure un moment encore, et je vais revenir.

ROMEO.

O heureuse, heureuse nuit ! Je tremble que tout ceci ne soit qu'un songe : il est trop plein de douceur pour être réel.

(*Juliette reparaît à la fenêtre.*)

JULIETTE.

Trois mots encore, cher Romeo, et puis adieu, adieu ! Si les vues de ton amour sont honorables, si le mariage est ton but, réponds-moi demain matin par l'exprès que j'aurai soin de t'envoyer ; fais-moi savoir en quel lieu, en quel temps tu veux accomplir la cérémonie sainte, et j'irai mettre à tes pieds tous mes trésors, et je te suivrai, ô mon amant ! par tout l'univers.

UNE VOIX DANS L'INTÉRIEUR.

Madame !

JULIETTE.

J'y vais tout à l'heure. — Mais si tes des-

Digitized by Google

seins ne sont pas honnêtes, je te conjure...

LA MÊME VOIX.

Madame!

JULIETTE.

Dans l'instant j'y vais. — De cesser tes poursuites et de me laisser à ma douleur. Demain matin, j'enverrai.

ROMEO.

Que ma vie et mon bonheur...

JULIETTE.

Mille fois adieu.

(*Elle disparaît.*)

ROMEO.

Oh! mille fois malheureux d'être privé de ta présence! L'amour vole vers l'amour avec l'ardeur dont le jeune écolier fuit ses livres : l'amour, en se séparant de l'amour, éprouve la tristesse du jeune écolier que rentraîne à l'étude son maître odieux.

JULIETTE *revient encore à la fenêtre.*

St! st! Romeo! Romeo! (*Elle l'appelle d'une voix étouffée.*) L'esclavage a la voix éteinte et timide; il ne peut se faire entendre au loin. Je voudrais faire retentir les échos du nom de mon cher Romeo jusqu'à perdre l'haleine et la voix.

ROMEO.

C'est ma bien-aimée qui m'appelle par mon nom! Oh! que les accents d'une amante sont doux et clairs dans le silence de la nuit! De quelle musique délicieuse ils remplissent l'oreille!

JULIETTE.

Romeo!

Digitized by Google

ROMEO.

Ma bien-aimée!

JULIETTE.

A quelle heure du matin enverrai-je vers toi?

ROMEO.

Sur les neuf heures.

JULIETTE.

Je n'y manquerai pas : d'ici à ce moment, il y a vingt années... J'ai oublié pourquoi je t'ai rappelé.

ROMEO.

Laisse-moi demeurer ici jusqu'à ce que tu t'en ressouviennes.

JULIETTE.

Je l'oublierais toujours tant que je te verrais près de moi, et ne songerais qu'au plaisir que me fait ta présence.

ROMEO.

Et moi je veux rester avec toi pour te le faire toujours oublier, et je veux oublier ici tout l'univers.

JULIETTE.

Le jour est prêt à percer. Je voudrais que tu fusses parti, mais pas plus loin de moi que l'oiseau prisonnier d'un folâtre enfant : il le laisse, traînant sa chaîne, voltiger à quelques pas de sa main, et soudain il secoue la tresse de soie et le force à revenir vers lui, tant son amour est ennemi de la liberté de l'oiseau qu'il aime!

ROMEO.

Je voudrais être l'oiseau captif dans tes liens.

Digitized by Google

JULIETTE.

Et moi aussi je le voudrais, mon doux ami; mais je t'étoufferais à force de caresses. — Adieu, adieu. Oh! dans cet adieu, il est tant de douceurs que je dirais et redirais *adieu*, jusqu'à ce que le matin vint nous surprendre.

(*Elle s'en va.*)

ROMEO.

Que le sommeil descende sur tes yeux et la paix dans ton cœur! Je voudrais être le sommeil et la paix, pour reposer comme eux sur tes yeux et sur ton cœur. — Je veux dès ce moment aller trouver mon respectable religieux, implorer son assistance, ses conseils, et lui apprendre mon heureuse fortune.

(*Il sort.*)

SCÈNE III

La scène représente un monastère entouré de jardins.

DOM LAURENCE *paraît avec une corbeille pleine de fleurs et de plantes différentes.*)

DOM LAURENCE.

Le matin aux yeux gris sourit sur le front ténébreux de la nuit; des traits de lumière commencent à blanchir les nuages de l'orient. La nuit, traînant son manteau semé d'ombres et de rayons, fuit les pas du jour et, comme un homme dans l'ivresse, elle chancelle et se retire devant les roues enflammées du soleil. Avant que cet astre montre son œil étincelant qui réjouit la nature,

Digitized by Google

avant que ses feux aient séché l'humide rosée, il faut que je remplisse cette corbeille de simples de toute espèce, de plantes envenimées et de fleurs d'un suc précieux. — La terre est la mère et le tombeau de la nature. Nous voyons éclore de son sein une foule de productions diverses, enfants nombreux de sa fécondité. Oh! quelle puissance réside dans les plantes, les herbes et les pierres! Quelles variétés dans leurs propriétés! Dans tout ce qui vit et croît sur la terre, il n'est rien de si vil qui n'offre quelque bien; il n'est rien de si bon, de si parfait, qui, détourné de son utile usage, ne dégénère de sa nature primitive et ne se convertisse en mal. Quelquefois la vertu même se change en vice, lorsqu'elle est mal appliquée, et quelquefois le vice s'ennoblit par des actes de vertu. Dans le jeune calice de cette petite fleur, le poison fait son séjour, et la médecine y trouve sa puissance : si on la flaire, elle réjouit les sens; si on la goûte, elle tue les sens et le cœur. Ainsi, dans le sein de l'homme campent deux ennemis toujours en guerre : la grâce et la volonté rebelle; dès que la partie perverse domine et l'emporte, la mort dévore également le sein de l'homme ou de la plante.

ROMEO *aborde le religieux.*

Je vous salue, mon vénérable père.

LE RELIGIEUX.

Loué soit le Tout-Puissant! Quelle voix me salue avec tant de douceur? — Mon fils, cette visite si matinale suppose une âme troublée. Quel soin vous a chassé si tôt de votre lit? L'inquiétude établit son poste dans les yeux du vieillard, et où veille l'inquiétude jamais ne vient le sommeil; mais dans la couche où

Digitized by Google

s'étend et repose la jeunesse que n'ont point flétrie les ans, et dont le cerveau est libre et pur, c'est là que le sommeil doré règne et se plaît. Ainsi, cet excès de diligence m'annonce que vous êtes réveillé par quelque trouble, ou, si je me trompe, il faut donc que notre cher Romeo ne se soit pas couché cette nuit.

ROMEO.

Cette dernière conjecture est la vraie. Mais mon repos n'en a été que plus doux.

LE RELIGIEUX.

Que Dieu vous pardonne votre faiblesse! Etiez-vous avec Rosaline?

ROMEO.

Avec Rosaline? Non, mon vénérable père. J'ai oublié ce nom, et c'est un nom fatal!

LE RELIGIEUX.

Vous dites la vérité, mon fils. Mais où donc avez-vous été?

ROMEO.

Je n'attendrai pas, pour vous le dire, une seconde question. J'ai été au banquet de mon ennemi, et soudain un objet inconnu m'a blessé et a reçu la même blessure : notre remède à tous les deux réside dans le secours de votre ministère. Je n'ai point de haine dans le cœur. Homme saint, vous le voyez, ma prière implore également le salut de mon ennemi et le mien.

LE RELIGIEUX.

Expliquez-vous, mon fils; ouvrez-moi votre cœur.

Digitized by Google

ROMEO.

Apprenez donc en deux mots que la tendresse de mon cœur est fixée sur la fille du riche Capulet, sur la belle Juliette, et que son amour s'est arrêté sur moi comme le mien s'est arrêté sur elle; l'union intime de nos cœurs est déjà formée, et il ne reste plus qu'à nous unir par le saint mariage. En quel lieu et comment nous nous sommes rencontrés, comment nous nous sommes déclaré nos sentiments, comment nous avons fait l'échange de notre amour et de notre foi, je vous le raconterai en détail. En ce moment, la prière que je vous fais, c'est de consentir à nous marier aujourd'hui.

LE RELIGIEUX.

Par saint François, quel étrange changement! Rosaline, que vous aimiez si tendrement, est-elle donc si tôt abandonnée? Oui: l'amour des jeunes gens n'est pas dans le cœur, il n'est que dans les yeux. O Dieu! que de peines, que de pleurs perdus en vain pour un amour dont vous ne jouirez pas! Que sont devenus les soupirs dont vous importuniez ma vieillesse? Vos gémissements retentissent encore à mon oreille, les traces de vos larmes ne sont pas encore effacées; je les vois encore sur vos joues. Je vous ai vu ne respirer que pour Rosaline, ne languir qu'après elle, et vous voilà déjà changé! Convenez donc avec moi que les femmes sont excusables de succomber, puisque les hommes sont sujets à tant de faiblesse et d'inconstance.

ROMEO.

Vous m'avez souvent reproché mon amour pour Rosaline.

Digitized by Google

LE RELIGIEUX.

L'extravagance de votre passion, mon fils, et non pas votre amour.

ROMEO.

Et vous me recommandiez de l'étouffer.

LE RELIGIEUX.

Mais non pas pour en reproduire un autre!

ROMEO.

De grâce, ne me faites point de reproche : celle que j'aime me rend faveur pour faveur, amour pour amour. L'autre n'en usait pas ainsi.

LE RELIGIEUX.

Oh! c'est qu'elle savait trop que votre amour n'était qu'un vilain langage, où le cœur n'avait aucune part. — Viens, jeune homme, suis mes pas. Un motif m'engage à te prêter mon ministère. Peut-être cette alliance sera-t-elle assez heureuse pour réconcilier vos familles, et changer en amitié leur haine invétérée.

ROMEO.

Oh! je vous en conjure, partons. Je presse les instants.

LE RELIGIEUX.

Hâtons-nous avec une sage lenteur : trop d'ardeur précipite.

Digitized by Google

SCÈNE IV

Une rue de Vérone.

BENVOLIO, MERCUTIO.

MERCUTIO.

Où diable ce Romeo peut-il être ? N'est-il pas rentré chez lui cette nuit ?

BENVOLIO.

Il n'a pas couché dans la maison paternelle: j'ai parlé à un de ses gens.

MERCUTIO.

Sans doute cette Rosaline, cette fille au teint pâle, au cœur insensible, le tourmente au point que, j'en suis sûr, il en perdra la raison.

BENVOLIO.

Tybalt, le cousin du vieux Capulet, a envoyé une lettre à la maison de son père.

MERCUTIO.

C'est un cartel, sur ma vie.

BENVOLIO.

Romeo saura bien répondre.

MERCUTIO.

Oui : quiconque sait écrire peut répondre une lettre.

BENVOLIO.

Et il répondra à l'auteur de la lettre, défi pour défi.

Digitized by Google

MERCUTIO.

Hélas ! le pauvre Romeo ! il est déjà mort ; l'œil noir d'une beauté au teint blanc l'a assassiné, et son cœur a été transpercé du premier trait de l'amour ; et tu veux qu'il soit homme a faire tête à Tybalt ?

BENVOLIO.

Quel homme est-ce donc que ce Tybalt ?

MERCUTIO.

Oh ! c'est un brave, un héros en fait d'escrime ; il se bat comme tu chantes une ariette : il garde les temps, la mesure, les distances ; il appuie sa mignonnette, une, deux, et la troisième est au corps ; il vous ajuste au mieux votre boutonnière de soie. Un duelliste, un duelliste ! Oh ! c'est une des premières lames, toujours prêt à se battre, ou pour lui ou en second : *ah ! la botte immortelle ! le revers, le ha.*

BENVOLIO.

Que veux-tu dire ?

MERCUTIO.

Que le diable confonde leurs sottes manières, leurs grasseyements, leur affectation et les nouveaux tons de ces faquins : *une excellente lame ! un gaillard d'une belle taille ! une fort bonne créature !* O mes aïeux, n'est-ce pas une chose déplorable que nous soyons affligés de ces insectes, de ces marchands de nouvelles modes, avec leur *pardonnez-moi ?* Ils sont si attachés aux modernes façons, qu'ils ne voudraient pas s'asseoir sur un banc antique, ou bien vous les entendez crier : oh ! les os ! les os !

(Romeo arrive.)

Digitized by Google

BENVOLIO.

Voici Romeo, voici Romeo.

MERCUTIO.

Il a perdu son embonpoint: il est sec comme un hareng. — Oh! l'ami, l'ami, comme tu es maigri! Te voilà maintenant livré tout entier aux vers tendres qui coulaient à flots de la veine de Pétrarque. Mais auprès de ta dame, la Laure de Pétrarque n'était qu'une servante, quoiqu'elle eût un meilleur poëte pour la chanter dans ses rimes; Didon n'était qu'une dondon; Cléopâtre qu'une vieille Egyptienne; Hélène et Héro n'étaient que des grisettes; Thisbé un petit œil gris ou quelque chose comme cela. Mais revenons à nos moutons. Seigneur Romeo, *bonjour;* voilà un salut à la française. Vous nous avez donné le change hier au soir.

ROMEO.

Salut à tous les deux: que voulez-vous dire?

MERCUTIO.

Oui, vous nous avez mis en défaut: vous nous avez échappé. Ne concevez-vous pas?...

ROMEO.

Pardon, cher Mercutio: j'étais bien occupé, et dans ma position on peut abréger les compliments.

MERCUTIO.

Eh bien, ne vaut-il pas mieux passer le temps à faire ces mauvaises pointes, que de soupirer et gémir d'amour? Allons, Romeo, te voilà sociable; je te reconnais à présent, tu es redevenu ce que tu étais: avec cet amour extravagant qui te possedait, tu res-

Digitized by Google

semblais à un grand imbécile, qui court çà et là en se berçant pour trouver où placer sa marotte.

ROMEO.

Brisons là, Mercutio, trêve d'esprit.

MERCUTIO.

Tu veux que je m'arrête au beau milieu du conte ?

ROMEO.

Oui, ton conte deviendrait trop long.

MERCUTIO.

Oh ! tu te trompes, je l'aurais fait court, j'étais arrivé tout de suite au dénoûment.

(*La nourrice entre avec Petro, son domestique.*)

ROMEO, *avec ironie.*

Voici une bonne fortune.

MERCUTIO.

Oui, un couple grivois.

LA NOURRICE, *à son domestique.*

Petro.

PETRO.

Tout à l'heure.

LA NOURRICE, *affectant les airs d'une grande dame.*

Petro, mon éventail.

MERCUTIO.

Bien fait à toi, Petro, de lui cacher le visage : son éventail est le plus beau des deux.

LA NOURRICE.

Dieu vous donne le bonjour, cavaliers.

Digitized by Google

MERCUTIO.

Dieu vous le rende, belle dame.

LA NOURRICE.

Est-ce de bon cœur?

MERCUTIO.

Oh! de très-bon cœur: et voyez à ma mine, je suis votre homme, si vous êtes en humeur.

LA NOURRICE.

Fi, fi, quel insolent!

ROMEO.

Oh! c'est un homme abandonné de Dieu.

LA NOURRICE.

Bien dit. — Cavaliers, me direz-vous où je pourrais trouver le jeune Romeo?

ROMEO.

Moi, je puis vous le dire; mais je vous préviens que le jeune Romeo sera plus vieux quand vous l'aurez trouvé, qu'à présent que vous le cherchez. C'est moi qui suis Romeo.

LA NOURRICE.

Fort bien dit: si vous êtes Romeo, seigneur, je voudrais vous entretenir un instant en particulier.

BENVOLIO.

Sans doute elle veut lui proposer quelque souper.

MERCUTIO.

Hé, oui: ne voyez-vous pas ce que c'est que cette femme-là? Romeo, veux-tu revenir chez ton père? nous y dînerons.

ROMEO.

Je vais vous suivre.

Digitized by Google

MERCUTIO, *avec un sourire méprisant.*

Adieu, vénérable dame, adieu, adieu, adieu.

(*Mercutio et Benvolio sortent.*)

LA NOURRICE.

Dites-moi donc, je vous prie, quel était cet impertinent si plein de malice ?

ROMEO.

C'est un homme, nourrice, qui aime à s'écouter parler, et qui en dit plus en une minute qu'il n'en exécutera en un mois.

LA NOURRICE.

S'il s'avise de rien dire contre moi, je le foulerai sous mes pieds, fût-il encore plus robuste qu'il ne l'est, lui et vingt espèces comme lui; et si je n'étais pas assez forte, je trouverais qui le ferait. Cet insolent ! Je ne suis pas de ses complaisantes, nous n'avons rien de commun ensemble. (*A Petro.*) Et toi, tu restes là immobile, et tu souffres qu'on me maltraite aussi lestement !

PETRO.

Je n'ai vu personne vous maltraiter; si je l'avais vu, j'aurais bientôt mis flamberge au vent, je vous en réponds; je ne me fais pas plus tirer l'oreille qu'un autre, quand je vois l'occasion d'une bonne querelle, et que j'ai la loi de mon côté.

LA NOURRICE.

En vérité, comme si j'étais devant Dieu, je suis si agitée, que je me sens le frisson dans tous les membres... Cet insolent ! — (*A Romeo.*) Seigneur, un mot. Comme je vous l'ai dit, ma maîtresse m'a envoyée vous chercher; mais ce qu'elle m'avait chargée de vous dire, je le garderai pour moi. Dites-moi avant tout si

Digitized by Google

votre intention est de lui faire faire une folie ? ce serait un tour bien malhonnête, car c'est une jeune demoiselle. C'est pourquoi, si vous en agissiez indignement avec elle, ce serait en vérité un procédé bien malhonnête envers une jeune demoiselle, une fort vilaine façon d'agir.

ROMEO.

Récommandez-moi à votre maîtresse : je vous proteste:..

LA NOURRICE.

Ah! la belle âme! oui, en vérité, je lui dirai tout cela. Romeo, Romeo, elle fera une joyeuse épouse.

ROMEO.

Et que lui direz-vous, nourrice? Vous ne m'écoutez pas.

LA NOURRICE.

Je lui dirai, seigneur, que *vous protestez;* et comme je l'entends, c'est parler en homme bien élevé.

ROMEO.

Dites-lui de chercher quelque moyen de venir au monastère cette après-dînée, et qu'elle sera mariée par le père Laurence dans sa cellule. Voilà pour vos peines.

LA NOURRICE.

Non, en vérité, seigneur, je n'accepterai pas une obole.

ROMEO.

Allez, allez; moi, je vous dis que vous l'accepterez.

LA NOURRICE.

Cette après-midi, seigneur? Eh bien, elle s'y trouvera.

Digitized by Google

ROMEO.

Et vous, nourrice, attendez-nous derrière le mur de l'abbaye : avant une heure mon page vous y rejoindra; et il vous portera une échelle de corde, qui dans le silence de la nuit me fera monter au comble de mon bonheur. Adieu, soyez fidèle, et je reconnaîtrai vos soins.

LA NOURRICE.

Que le Dieu du ciel vous comble de ses bénédictions ! Un mot, seigneur.

ROMEO.

Que me voulez-vous, chère nourrice ?

LA NOURRICE.

Votre domestique est-il discret? N'avez-vous pas ouï dire que deux personnes peuvent garder un secret, quand il n'y en a qu'une qui le sait ?

ROMEO.

Je vous garantis mon page fidèle et franc comme l'acier.

LA NOURRICE.

Bien, seigneur. Ma maîtresse est la plus douce créature... O seigneur, seigneur! lorsqu'elle ne faisait que commencer à bégayer... Oh ! il y a dans la ville un noble cavalier, un certain Paris, qui voudrait bien en tâter : mais elle, la bonne âme, aimerait autant voir un serpent, oui, un serpent, que de le voir. Je me fâche quelquefois contre elle, et je lui dis que Paris est le plus galant homme; mais je puis vous l'assurer, quand je lui dis cela, elle devient aussi blanche qu'un linge.

Digitized by Google

ROMEO.

Saluez votre maîtresse de ma part.

(*Il sort.*)

LA NOURRICE.

Oui, mille et mille fois. — Petro!

PETRO.

Me voilà.

LA NOURRICE.

Prends mon éventail, et marche devant moi.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V

La maison de Capulet.

JULIETTE.

Neuf heures sonnaient quand j'ai envoyé ma nourrice; elle devait être de retour au bout d'une heure, elle me l'avait promis. Peut-être qu'elle n'a pu le trouver. — Non, ce n'est pas là la raison. Elle est infirme d'une jambe. Les messages de l'amour devraient être portés par les pensées, qui, dit-on, traversent l'espace dix mille fois plus vite que les rayons du soleil ne chassent les ombres des collines. Sans doute, c'est pour cela que l'on a donné des ailes à l'Amour, et que l'on attelle à son char des colombes aux ailes légères. — Déjà le soleil est monté au plus haut point de sa carrière, et depuis neuf jusqu'à douze, il s'est écoulé trois longues heures, et elle n'est pas encore de retour. Ah! si elle avait les affections et la

Digitized by Google

bouillante ardeur de la jeunesse, sa course devancerait le vol de la flèche; un mot de ma part la lancerait près de mon tendre amant, et un mot de mon amant me la renverrait dans un clin d'œil. Mais ces vieilles gens font toujours les mourants; toujours chagrins, toujours pâles, ils sont d'une lenteur, d'une inertie! Ce sont des masses de plomb!

(*La nourrice arrive suivie de Petro.*)

O joie! la voilà qui revient: ô ma chère nourrice! quelles nouvelles? L'avez-vous trouvé? congédiez votre domestique.

LA NOURRICE.

Va, Petro, reste à la porte.

JULIETTE.

Eh bien, ma bonne et chère nourrice? — O Dieu, pourquoi cet air triste? Si les nouvelles que vous m'apportez sont fâcheuses, tâchez de me les annoncer d'un air serein; si vous en avez de bonnes, cet air chagrin en corrompra la douceur.

LA NOURRICE.

Je suis excédée: laissez-moi me reposer un moment. Ah! tous mes os sont endoloris: quelle course j'ai faite!

JULIETTE.

Je voudrais que vous eussiez ma jeunesse, et moi, les nouvelles que vous savez. Je vous prie, parlez, bonne nourrice, parlez.

LA NOURRICE.

Eh! quel empressement! Ne pouvez-vous attendre un instant? ne voyez-vous pas que je suis hors d'haleine?

JULIETTE.

Et pourquoi épuiser ce qu'il vous en reste

Digitized by Google

en vaines paroles? Vous perdez en excuses bien plus de mots qu'il n'en faut pour me dire ce que vous avez à me dire. Vos nouvelles sont-elles bonnes ou mauvaises? Répondez seulement *oui* ou *non*, et après, j'attendrai patiemment les détails; de grâce, contentez-moi: sont-elles bonnes ou mauvaises?

LA NOURRICE, *d'un ton ironique.*

Oh! vous avez fait votre choix en idiote. Vous n'entendez rien à choisir un amant! Non, non, Romeo n'est pas l'homme qu'il vous faut! — Je ne connais point de physionomie plus belle; des jambes, on n'en voit point d'aussi bien faites; une main, un pied, une taille, qui n'ont point leurs pareils. Oh! non, il n'est pas la fleur de la politesse; n'est-ce pas? Mais, j'en réponds, il a la douceur d'un agneau, fort bien, jeune fille, continuez, servez bien Dieu. — Dites-moi, avez-vous dîné à la maison?

JULIETTE, *avec impatience.*

Non, non; mais tout ce que vous me dites là, je le savais auparavant. Que dit-il de notre mariage? que vous en a-t-il dit?

LA NOURRICE.

Ah! Dieu, que la tête me fait mal! La pauvre tête que j'ai! Elle me bat comme si elle allait se fendre en mille pièces; et puis le dos; oh! le dos, le dos! malédiction! comment avez-vous le cœur de m'envoyer ainsi chercher ma mort dans de pareilles courses?

JULIETTE.

En vérité, je suis bien fâchée de vous voir tant souffrir; ma bonne, ma chère nourrice, répondez; que dit mon amant?

Digitized by Google

LA NOURRICE.

Votre amant m'a parlé comme un brave cavalier, poli, obligeant, gracieux; et, j'en réponds, plein de vertu. — Où est votre mère?

JULIETTE.

Où est votre mère? Eh bien, ma mère est au logis : où voulez-vous qu'elle soit? que vos réponses sont bizarres! *Votre amant a parlé en brave cavalier; où est votre mère?...*

LA NOURRICE.

Etes-vous si pétulante? Fort bien; continuez; est-ce là le baume que vous mettez sur mes douleurs? Désormais vous ferez vos messages vous-même.

JULIETTE.

J'aperçois dans vos mains une échelle... Eh bien, que dit Romeo?

LA NOURRICE.

Avez-vous obtenu la permission d'aller à confesse aujourd'hui?

JULIETTE.

Oui.

LA NOURRICE.

Eh bien, allez à la cellule du père Laurence: vous y êtes attendue d'un époux qui va vous rendre femme. A présent le sang pétille et vous monte aux joues; chaque mot va les enflammer bien davantage. Allez à l'église : moi, j'ai affaire d'un autre côté : il me faut aller préparer l'échelle par où votre amant puisse bientôt monter au nid de sa colombe, lorsque la nuit sera venue. C'est moi qui suis l'instrument de peine et de fatigue pour vos plaisirs; mais bientôt, ce soir, vous aurez

Digitized by Google

votre part du fardeau. Allez, je vais dîner; rendez-vous à la cellule.

JULIETTE, *avec transport.*

Je vais au comble du bonheur. — Obligeante nourrice, adieu.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VI

On voit un monastère.

DOM LAURENCE *et* ROMEO *entrent.*

DOM LAURENCE.

Veuille le ciel bénir d'un sourire ce contrat sacré, et nous préserver tous du repentir dans les heures qui vont suivre!

ROMEO.

Ciel, exauce ce vœu! Mais viennent tous les chagrins ensemble; ils ne balanceront jamais la joie que me donne un instant de sa présence. Unissez seulement nos mains en prononçant les paroles solennelles, et qu'ensuite la mort qui dévore l'amour déploie toute sa cruauté, peu m'importe; il me suffit que je puisse nommer Juliette mon épouse.

DOM LAURENCE.

Ces violents transports finissent par de violentes douleurs, et ils expirent au milieu de leur ivresse : ils sont comme la poudre et le feu, qui, dès qu'ils se rencontrent, s'enflamment et se consument. Le plus doux miel, à force de douceur, devient insipide et rassasie jusqu'au dégoût. Apprenez donc à aimer avec modération si vous

Digitized by Google

voulez aimer longtemps. (*Julette arrive.*) Voilà votre amante. Oh! un pied si léger n'userait jamais le marbre éternel de ces pavés. Oui, je crois qu'une amante se soutiendrait sur les ailes du papillon, qui se joue l'été dans les flots de l'air, tant l'amour la rend légère!

JULIETTE.

Paix et salut à mon respectable directeur!

DOM LAURENCE.

Romeo, ma fille, vous remerciera pour nous deux.

ROMEO.

Ah! Juliette, si la mesure de ta joie est comblée comme la mienne, et que tu aies plus de talent pour la peindre, parfume de ton haleine l'air qui nous environne, et que ta douce éloquence exprime tout le bonheur que nous sentons, que nous recevons l'un de l'autre dans cette tendre entrevue.

JULIETTE.

Le sentiment est plus riche que la parole, et le vrai bonheur, content de sa jouissance intérieure, n'a pas besoin qu'on le vante; on est pauvre tant que l'on peut compter son trésor. Mon amour, mon bonheur sont montés à un tel excès, que je ne puis calculer la somme de toutes mes félicités.

DOM LAURENCE.

Venez, suivez-moi, car vous me permettrez de ne pas vous laisser seuls ensemble, jusqu'à ce que la sainte église vous ait incorporés l'un avec l'autre.

(*Ils sortent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue de Vérone.

BENVOLIO *et* MERCUTIO *paraissent avec leur suite.*

BENVOLIO.

De grâce, cher Mercutio, retirons-nous. Le jour est brûlant, les Capulet sont sortis de leur maison; si nous venons à nous rencontrer, jamais nous n'éviterons une querelle. Dans ces ardeurs de l'été, le sang est bouillant et inflammable.

MERCUTIO.

Tu ressembles à ces hommes qui, en entrant dans une taverne, prennent leur épée et la posent sur la table, en disant : « Dieu me fasse la grâce de n'avoir pas aujourd'hui besoin de toi. » Et bientôt, au second verre de vin qu'ils avalent, les voilà aux prises avec le premier venu, sans motif et sans nécessité.

BENVOLIO.

Moi, je suis un de ces tapageurs.

MERCUTIO.

Allons, allons, tu as la tête chaude plus

Digitized by Google

que personne d'Italie; un rien te donne de l'humeur, et dans ta mauvaise humeur un rien te rend querelleur.

BENVOLIO.

Et à quoi revient ce propos?

MERCUTIO.

Oui, si tu rencontrais un autre homme de ton caractère, il y aurait bientôt deux hommes de moins, car vous vous tueriez l'un l'autre. Toi, tu te prendrais de querelle avec un homme pour un poil de plus ou de moins que toi à la barbe, ou qu'il casserait des noisettes, et que tu as les yeux couleur de noisette. Non, il ne t'en faut pas davantage pour engager une dispute; ta tête est pleine, comme l'œuf, de rixes et de querelles, et cependant elle devrait être épuisée, après toutes celles qui en sont écloses. N'as-tu pas cherché dispute à un homme sur ce qu'il toussait dans la rue, parce que cela éveillait ton chien qui dormait au soleil; à un artisan, parce qu'il portait son habit neuf avant les fêtes de Pâques; à un autre encore, parce qu'un vieux ruban nouait ses souliers neufs? Et tu veux me faire la leçon sur l'humeur turbulente?

BENVOLIO.

Si j'étais aussi querelleur que toi, le premier venu pourrait acheter ma vie entière le prix d'une heure au plus.

MERCUTIO.

A si grand marché? Tu extravagues.

(*Tybalt, Petruchio et autres Capulet paraissent.*)

BENVOLIO.

Sur ma vie, voici les Capulet qui viennent à nous.

Digitized by Google

MERCUTIO.

Je ne m'en embarrasse guère.

TYBALT, *à sa compagnie.*

Suivez-moi de près : je veux leur parler. — Cavaliers, un mot avec un de vous.

MERCUTIO.

Un mot avec un de nous. Accompagnez ce mot de quelque chose : que le coup suive la parole.

TYBALT.

Tu m'y trouveras tout disposé, pour peu que tu m'en donnes l'occasion.

MERCUTIO.

Ne peux-tu la trouver toi-même sans qu'il faille que je te la donne?

TYBALT.

Tu es de concert avec Romeo.

MERCUTIO, *mettant la main sur son épée.*

De concert avec Romeo? Nous prends-tu pour des ménétriers? Ils pourraient te déchirer les oreilles. Voici mon archet (*Mettant la main sur son épée*) qui te fera danser. Allons, voyons.

BENVOLIO.

Nous disputons ici au milieu d'une place publique : ou retirons-nous en quelque lieu écarté, ou raisonnons tranquillement sur nos griefs. Quittons cette place ; tous les yeux se fixent sur nous.

MERCUTIO.

Les hommes ont des yeux pour regarder; qu'ils nous regardent si cela leur plaît ; moi,

Digitized by Google

je ne bouge pas d'ici pour faire plaisir à qui que ce soit : je...

(*Romeo survient.*)

TYBALT.

Allons! la paix avec toi. J'aperçois mon homme.

MERCUTIO.

Ton homme, lui? Je veux être mort si celui-là porte ta livrée. Va, tu peux marcher le premier au rendez-vous, et il te suivra : en ce sens, tu peux l'appeler ton homme.

TYBALT, *à Romeo.*

L'amitié que je te porte ne trouve pas de meilleur compliment à te faire que celui-ci : tu es un lâche !

ROMEO.

Tybalt, j'ai des raisons de t'aimer, et je dois excuser la fureur qui te fait m'adresser un pareil salut. Je ne suis point un lâche. Adieu, je vois que tu ne me connais pas.

TYBALT.

Jeune homme, ce subterfuge ne me donnera pas satisfaction des outrages que tu m'as faits ; ainsi reviens sur tes pas et mets-toi en défense.

ROMEO.

Je proteste que je ne t'ai jamais offensé, et que je t'aime plus que tu ne peux dire, en attendant que tu puisses connaître le motif qui me fait te chérir. Ainsi, brave Capulet, dont le nom m'est aussi cher que le mien, calme-toi.

MERCUTIO.

O déshonorante, ô vile et froide soumis-

Digitized by Google

sion! Tybalt, veux-tu venir faire un tour avec moi?

TYBALT.

Que veux-tu de moi?

MERCUTIO.

Rien de plus qu'une de tes vies, si tu en as neuf, pour en parler, et après, selon que tu te conduiras, je verrai à épuiser les huit autres. Veux-tu bien tirer ton épée de son étui : dépêche-toi, si tu ne veux pas sentir la mienne siffler à tes oreilles avant que tu aies le fer en main.

TYBALT, *tirant l'épée.*

Je suis bon pour te répondre.

ROMEO.

Honnête Mercutio, remets ton épée.

MERCUTIO.

Allons, voyons; ta botte.

(*Ils se battent.*)

ROMEO.

Prends ton épée, Benvolio. Désarmons-les. — Braves gens, — c'est une honte : prévenez ce malheur. — Tybalt, Mercutio! Le prince a expressément défendu toute querelle dans les rues de Vérone. Tybalt, arrête! cher Mercutio!...

(*Tybalt blesse Mercutio et s'en va.*)

MERCUTIO.

Je suis blessé! Malédiction sur ces deux maisons! me voilà expédié. Est-ce qu'il est parti? N'a-t-il aucune botte?

BENVOLIO.

Quoi! tu es blessé?

Digitized by Google

MERCUTIO.

Oui, oui, une égratignure, une égratignure! Ah! j'en ai bien assez. Où est mon page? Qu'on aille me chercher un chirurgien.

ROMEO.

Prends courage, ami : ta blessure ne peut être bien dangereuse.

MERCUTIO.

Non, elle n'est pas aussi profonde qu'un puits, ni aussi large que le portail d'une église; mais elle est passable, elle fera son effet; viens demain matin demander de mes nouvelles, et tu me trouveras un homme fort sérieux. Je suis poivré, j'en réponds, et je puis dire adieu à ce monde. Malédiction sur vos deux maisons! Comment, un bravache, un faquin, un lâche, qui ne combat que par règles d'arithmétique, blesser ainsi un homme à mort! Pourquoi diable êtes-vous venu vous jeter entre nous deux? J'ai reçu le coup par dessous ton bras.

ROMEO.

Je faisais pour le mieux.

MERCUTIO.

Aide-moi, Benvolio, à me conduire dans quelque maison voisine, ou je vais m'évanouir. Malédiction sur vos deux maisons! Elles m'ont dépêché pour l'autre monde. Oh! j'ai la botte et bien à fond : malédiction sur vos deux maisons!

(Mercutio et Benvolio sortent.)

Digitized by Google

SCÈNE II

ROMEO.

C'est pour moi que ce brave homme, le proche parent du prince, mon intime ami, a gagné cette blessure mortelle ; ma réputation est entachée par l'affront que m'a fait Tybalt ; Tybalt, qui, il y a une heure, est devenu mon parent. O chère Juliette ! ta beauté a fait de moi un homme efféminé ; elle a amolli la trempe vigoureuse de mon courage.

BENVOLIO, *revenant.*

O Romeo, Romeo ! le brave Mercutio est mort ! cette âme si hautaine a trop tôt dédaigné la terre, et s'est élancée dans les cieux.

ROMEO.

Là noire destinée de ce jour s'étendra sur l'avenir ; ce jour commence une chaîne de malheurs que d'autres jours verront finir.

(*Tybalt reparaît.*)

BENVOLIO.

Voici le furieux Tybalt qui revient encore sur nous.

ROMEO.

Il vit, il triomphe ; et Mercutio est tué ! Retourne dans les cieux, douce modération ; et toi, vengeance à l'œil ardent, sois mon guide ! — A présent, Tybalt, reprends pour toi le nom de lâche que tu m'as donné il n'y a qu'une heure. L'ombre de Mercutio n'est pas encore montée bien haut au-dessus de nos têtes ; elle attend que tu l'accompagnes : ou toi, ou moi, ou tous les deux le suivrons.

Digitized by Google

TYBALT.

Jeune étourdi, qui étais ici-bas de son parti, c'est toi qui vas le rejoindre.

ROMEO, *tirant l'épée.*

Ce fer en va décider.

(*Ils se battent, Tybalt tombe. — Romeo reste immobile à le contempler d'un air sombre et morne.*)

BENVOLIO.

Fuis, Romeo, quitte ce lieu : les citoyens sont en alarme, et Tybalt est tué. — Ne reste point là dans cette extase. Le prince va te condamner à mort, si tu es pris. Pars, fuis, sauve-toi.

ROMEO.

Oh ! je suis le jouet du malheur !

BENVOLIO.

Pourquoi es-tu encore ici ?

(*Romeo sort.*)

SCÈNE III

BENVOLIO, TYBALT. — *Les* CITOYENS DE VÉRONE *accourent.*

UN D'EUX.

Par quelle rue s'est-il enfui, celui qui a tué Mercutio ? Tybalt, cet assassin, par où s'est-il sauvé ?

BENVOLIO.

Le voilà gisant, ce Tybalt.

Digitized by Google

LE CITOYEN.

Allons, suivez-moi; je vous somme au nom du prince d'obéir.

(*Arrivent le prince, Montaigu, Capulet, leurs femmes et autres suivants.*)

LE PRINCE.

Où sont les vils auteurs de cette querelle?

BENVOLIO.

Noble prince, je suis en état de vous raconter toute la malheureuse suite de cette fatale rixe. Voilà celui que le jeune Romeo a tué, et qui avait tué votre parent, le brave Mercutio.

LADY CAPULET.

Tybalt, mon cousin! le fils de mon frère! O prince! ô mon époux; mon cher cousin! Oh! le sang de mon cher Tybalt est tout répandu! Prince, si vous êtes juste, pour venger ce sang qui est le nôtre, versez celui des Montaigu. O cher cousin, cher Tybalt!

LE PRINCE.

Benvolio, qui a été l'agresseur?

BENVOLIO.

Tybalt, qui est là tué de la main de Romeo. Romeo lui a parlé avec douceur; il l'a prié de considérer combien la querelle était légère; il lui a fait envisager les suites de votre courroux. Toutes ces représentations, faites dans les termes les plus honnêtes, du regard le plus tranquille, et même dans l'humble attitude d'un suppliant; rien n'a pu mettre un frein à la haine ingouvernable de Tybalt: sourd aux paroles de paix, il pointe son épée contre le sein du brave Mercutio, qui, tout aussi bouillant que lui, engage fer contre fer dans un

Digitized by Google

duel à mort, et avec un dédain fier et martial d'une main repousse la mort, et de l'autre la dirige sur le cœur de Tybalt, qui par son adresse sait l'écarter. Romeo leur crie : « Arrêtez, amis ! amis, séparez-vous ! » D'un bras agile et plus prompt que sa parole, il baisse vers la terre leurs pointes meurtrières, et s'élance entre eux deux : mais un coup malheureux de Tybalt se fait jour par-dessous le bras de Romeo, et va blesser le flanc de l'intrépide Mercutio. Alors Tybalt se sauve; mais quelques moments après il revient vers Romeo, qui ne faisait que de commencer à méditer la vengeance ; et tous deux fondent l'un sur l'autre comme l'éclair ; car avant que j'eusse eu le temps de tirer mon épée pour les séparer, Tybalt était tué; Romeo, l'ayant vu tomber, a pris la fuite. Voilà la vérité, ou Benvolio consent à mourir.

LADY CAPULET.

Il est parent de Montaigu ; l'affection qu'il leur doit le rend imposteur : il ne dit pas la vérité. Ils étaient près de vingt qui combattaient dans cette fatale rixe, et les vingt ensemble n'ont pu tuer qu'un seul homme. J'implore votre justice, prince ; vous nous la devez. Romeo a tué Tybalt : Romeo ne doit plus vivre.

LE PRINCE.

Romeo a tué Tybalt, mais Tybalt a tué Mercutio : qui de vous payera le prix d'un sang si cher ?

LADY MONTAIGU.

Ce n'est pas Romeo, prince. Il était l'ami de Mercutio : toute sa faute, en ôtant la vie à Tybalt, est d'avoir fait ce qu'eût fait la loi.

Digitized by Google

LE PRINCE.

Oui, et pour cette faute, nous l'exilons sur l'heure de cette ville. Je suis intéressé moi-même dans les suites de vos haines; mon sang coule ici pour vos querelles féroces, mais je saurai vous imposer une si forte amende, que je vous ferai repentir tous de la perte que vous me faites éprouver. Je serai sourd à vos excuses, à vos discours ; ni larmes, ni prières ne pourront racheter vos offenses; ainsi épargnez-vous ces supplications. Que Romeo disparaisse promptement de cette enceinte, ou l'heure qui l'y verra surprendre sera la dernière de sa vie. (*A sa suite.*) Emportez ce corps, et attendez nos ordres. La clémence qui pardonne à l'homicide assassine.

(*Ils sortent tous ; on emporte le corps de Tybalt.*)

SCÈNE IV

Un appartement de la maison de Capulet.

JULIETTE, *seule.*

Hâtez-vous, coursiers aux pieds enflammés; précipitez vos pas vers le palais du soleil. Que n'êtes-vous aujourd'hui conduits par un second Phaéton, qui vous emporte rapidement vers le couchant, et ramène soudain la sombre nuit sur l'univers. O nuit, qui couronnes les vœux de l'amour! étends ton épais rideau, et fermes les yeux des argus errants: que Romeo puisse voler dans mes bras, sans être vu, sans que nul mortel puisse le redire. Etends ton voile sur mes joues que la pudeur enflamme à l'idée inconnue d'un époux, jusqu'à ce que mon timide amour, prenant plus d'audace, ne

Digitized by Google

voie plus dans ces mystères qu'un chaste devoir. O nuit, presse tes pas; et toi viens avec elle, ô Romeo; toi qui brilles comme le jour au sein des ténèbres. Oui, viens nuit sombre et favorable; viens, nuit propice à l'amour; donne-moi mon Romeo. Oh! j'ai acheté le bonheur de l'amour; mais je n'en ai pas encore joui; je me suis donnée à un époux; mais je suis vierge encore! Ce jour est aussi long, aussi plein d'ennui pour moi, que la nuit qui précède une fête paraît longue à la jeune enfant qui doit se parer le lendemain d'une robe nouvelle. Oh! j'aperçois ma nourrice. (*La nourrice paraît, tenant une échelle de corde à la main.*) Elle m'apporte des nouvelles, et toute voix qui prononce le nom de Roméo a pour moi un son céleste. Eh bien! ma nourrice, quelles nouvelles? Qu'avez-vous là? Est-ce l'échelle que Romeo vous a chargée de vous procurer?

LA NOURRICE, *éplorée.*

Oui, oui, l'échelle.

JULIETTE.

Ah! ciel, quelles nouvelles? Pourquoi tordez-vous ainsi vos mains?

LA NOURRICE.

Hélas! il est mort! il est mort! il est mort! Nous sommes perdues, Juliette, nous sommes perdues. O malheureux jour! il n'est plus! il est tué! il est mort!

JULIETTE.

Le ciel pourrait-il être assez cruel...?

LA NOURRICE.

Ce n'est pas le ciel! Non, c'est Romeo. O Romeo! ô Romeo! Qui aurait jamais pensé que Romeo....

Digitized by Google

JULIETTE.

Quelle furie êtes-vous, pour vous plaire à me tourmenter ainsi ? Vous me faites éprouver le supplice des damnés. Romeo s'est-il tué lui-même ? Dites seulement *oui* ; et ce mot seul va me donner la mort.

LA NOURRICE.

J'ai vu la blessure, je l'ai vue de mes yeux ; là, sur sa large poitrine. O spectacle de pitié ! Son corps tout sanglant, pâle, pâle comme les cendres, tout baigné dans son sang, dans un sang tout noir. A cette vue je me suis évanouie.

JULIETTE.

Oh ! brise-toi, mon cœur ! Fermez-vous, mes yeux ; plus de lumière ni de jours. Malheureuse Juliette, rends ta vile poussière à la terre ; arrête ici le mouvement et la vie, et qu'un triste cercueil t'enferme avec Romeo !

LA NOURRICE.

O Tybalt, Tybalt ! le meilleur ami que j'eusse ! O aimable Tybalt, honnête cavalier, faut-il que j'aie vécu pour te voir mort !

JULIETTE.

Quel est donc ce désastreux jour, où les malheurs pleuvent des deux côtés opposés ! Romeo tué ! et Tybalt mort ! A la fois mon cher cousin, et mon époux plus cher encore ? Que la trompette sonne donc le jugement universel ; car que m'importent les vivants, si ces deux hommes ne sont plus ?

LA NOURRICE.

Tybalt est mort, et Romeo est banni ; Romeo qui l'a tué, il est banni.

Digitized by Google

JULIETTE.

O Dieu ! la main de Romeo a-t-elle versé le sang de Tybalt ?

LA NOURRICE.

Oui, c'est sa main, sa main ! O jour de malheur ! oui, c'est sa main qui l'a versé !

JULIETTE.

O cœur de serpent sous le visage d'un ange ! La douceur d'une colombe avec la férocité d'un vautour ! Oh ! quelle âme infernale dans un si beau corps ! Oh ! se peut-il que l'imposture et le crime habitent un si superbe temple !

LA NOURRICE.

Il n'y a plus ni foi ni honneur dans les hommes : tous sont parjures, tous sont traîtres à leurs serments; tous sont méchants et hypocrites. Ah ! je n'en puis plus ; quelque eau spiritueuse..... Tous ces chagrins, tous ces maux, toutes ces peines me vieillissent et me tuent ! Que l'opprobre couvre Romeo !

JULIETTE.

Que ta langue soit maudite pour un pareil souhait ! Il n'est pas né pour l'opprobe ! Jamais l'opprobe n'osera toucher le front de Romeo : c'est le trône de l'honneur. Oh ! quelle était ma fureur, pour le maltraiter comme j'ai fait !

LA NOURRICE.

Quoi ! vous direz du bien d'un homme qui a tué votre cousin !

JULIETTE.

Eh ! dirai-je du mal d'un homme qui est mon époux ? Ah ! époux infortuné, quelle

Digitized by Google

langue bénira ton nom, lorsque moi, moi depuis trois heures à peine ton épouse, je l'ai si cruellement outragé! Mais, malheureux, pourquoi aussi as-tu tué mon cousin? Ah! ce cousin a voulu tuer mon époux. — Rentrez, larmes insensées, rentrez dans votre source; votre tribut appartient au malheur; et vous l'offrez par méprise à l'événement qui doit faire ma joie; mon époux vit, lui que Tybalt aurait voulu tuer, et Tybalt est mort, lui qui aurait voulu tuer mon époux. Il n'y a rien là que de consolant pour moi: pourquoi donc pleuré-je? Ah! c'est un mot que j'ai entendu, mot plus fatal que la mort de Tybalt; c'est ce mot qui m'a assassinée! Je voudrais, je voudrais l'oublier; mais, hélas! il pèse douloureusement sur ma mémoire, comme un amas de crimes sur l'âme du coupable. Tybalt est mort, et Romeo est banni! Ce mot *banni*, oui, ce mot seul aurait effacé de mon cœur le sentiment de la perte de mille Tybalt. C'était bien assez de malheur que la mort de Tybalt: il eût dû finir là; ou si les maux se plaisent à se suivre de compagnie, et que ce soit une nécessité qu'ils arrivent par troupes, pourquoi après qu'elle m'a annoncé que Tybalt était mort, la suite n'a-t-elle pas été: « ton père ou ta mère, ou tous les deux aussi? » Oui, tous deux! Ces pertes auraient excité en moi une douleur ordinaire; mais ce mot qu'elle a ajouté, *Romeo est banni*..... Par ce seul mot, père, mère, Tybalt, Romeo, Juliette, tous sont assassinés, tous morts! Romeo banni! il n'y a ni fin, ni terme, ni mesure dans les maux que renferme ce mot funeste. — Mon père ma mère, où sont-ils, nourrice?

LA NOURRICE.

Ils pleurent et gémissent sur le corps de

Digitized by Google

Tybalt : voulez-vous aller les trouver? Je vais vous y conduire.

JULIETTE.

Ils pleurent donc Tybalt ! Ah ! quand leurs larmes seront taries, les miennes couleront encore pour le bannissement de Romeo. Remportez cette échelle; pauvres instruments qui me promettiez le bonheur, vous voilà déçus ainsi que moi. Romeo est banni ! ainsi, je meurs vierge et veuve : allons, nourrice, je veux me rendre à mon lit nuptial, ce sera le tombeau.

LA NOURRICE.

Allez à votre chambre; je trouverai Romeo pour vous consoler : je sais où il est. Ecoutez-moi, votre Romeo sera ici ce soir : je vais le trouver; il est caché dans la cellule du père Laurence.

JULIETTE.

Oh ! trouvez-le. Donnez cet anneau à mon fidèle chevalier, et recommandez-lui de venir recevoir mon dernier adieu.

SCÈNE V

Une chambre de monastère.

DOM LAURENCE *et* ROMEO.

LE RELIGIEUX.

Sors de ta retraite, ô Romeo ! Approche homme timide; l'affliction te chérit de passion, et la calamité t'a épousé.

ROMEO.

Mon père, quelles nouvelles? Quel est l'arrêt

Digitized by Google

du prince ? Quelle infortune, que j'ignore encore, veut s'attacher à moi ?

LE RELIGIEUX.

Ah ! mon fils que j'aime, cette affreuse compagne n'est que trop familière avec toi : je t'apporte la nouvelle de l'arrêt du prince.

ROMEO.

Eh bien, qu'a-t-il prononcé de plus doux que la mort ?

LE RELIGIEUX.

Un arrêt moins rigoureux est sorti de sa bouche : ce n'est pas la mort ; ce n'est que l'exil.

ROMEO.

Ah ! l'exil ! Aie pitié de moi ; dis, la mort : l'exil m'épouvante mille fois plus que la mort. Ah ! ne parle point d'exil.

LE RELIGIEUX.

Tu es banni de Vérone. Apaise-toi : l'univers est grand et vaste.

ROMEO.

Hors des murs de Vérone, il n'est plus d'univers pour moi ; le reste de la terre n'est plus qu'un séjour de peines, de tourments ; c'est l'enfer. Banni de ce lieu, je le suis du monde ; et être exilé du monde, c'est être mort. Oui, cet exil, c'est ma mort sous un autre nom ; lui donner le nom d'exil, c'est me trancher la tête avec une hache dorée, et sourire au coup qui m'assassine.

LE RELIGIEUX.

O coupable et féroce ingratitude ! Pour ta faute, notre loi demandait ta mort ; mais le prince indulgent,

Digitized by Google

taire la loi, et change le mot funeste de mort en celui d'exil: c'est une rare clémence, et tu ne veux pas le voir.

ROMEO.

C'est un supplice et non une grâce. Le ciel est en ces lieux où vit Juliette. Son chien, les animaux les plus vils de sa maison habiteront avec elle, ils pourront la voir, et Romeo ne le peut plus. L'insecte qui se nourrit de la corruption est plus heureux et plus privilégié que Romeo; il pourra s'emparer de la belle main de ma Juliette, et ravir sur ses lèvres si pures, si vermeilles, un parfum digne des dieux; et moi, il faut que je fuie loin d'elle! Romeo ne pourra jouir de ce bonheur! Il est banni. N'as-tu pas quelque poison tout prêt, quelque poignard affilé, quelque genre de mort soudaine? — Comment as-tu le cœur, toi, homme religieux et saint; toi, qui guides les âmes; toi, qui absous les fautes; toi, mon ami déclaré, de m'assassiner de ce mot, *banni?*

LE RELIGIEUX.

Amant insensé, écoute-moi parler.

ROMEO.

Oh! tu vas me parler encore de bannissement.

LE RELIGIEUX.

Je veux t'enseigner une armure qui t'aguerrira contre les horreurs de ce mot; c'est la philosophie, ce doux baume de l'adversité; elle te consolera dans ton exil.

ROMEO.

Loin de moi ta philosophie! Si la philosophie n'a pas le pouvoir de former une Juliette, de transporter Vérone à Mantoue, ou de

Digitized by Google

changer l'arrêt du prince, elle ne m'est d'aucun secours, elle n'a nulle vertu, ne m'en parle plus.

LE RELIGIEUX.

Oh! je vois bien que les insensés sont sourds à la raison.

ROMEO.

Et moi, que les sages sont aveugles.

LE RELIGIEUX.

Laisse-moi raisonner avec toi sur ton sort.

ROMEO.

Tu ne peux parler de ce que tu ne sens pas. Si tu étais aussi jeune que moi, que Juliette fût ton amante, que tu l'eusses épousée il n'y a qu'une heure, que Tybalt fût tué, que tu fusses amant éperdu comme moi, et comme moi banni loin d'elle, alors tu pourrais parler.. alors tu pourrais t'arracher les cheveux et te jeter sur le pavé, comme je fais, et y mesurer avec ton corps un tombeau qui devrait être déjà creusé.

(*Il se jette sur le pavé, qu'il inonde de ses larmes.*)

LE RELIGIEUX.

Lève-toi, on frappe. Bon Romeo, cache-toi.

(*On entend frapper.*)

ROMEO.

Me cacher? Non. Eh! qu'importe à un malheureux au désespoir?

(*On frappe une seconde fois.*)

LE RELIGIEUX.

Ecoute, comme ils frappent.— Qui est là?— Romeo, lève-toi : tu seras pris. — Attendes

Digitized by Google

un instant. — Lève-toi ; fuis dans mon cabinet. — Dans un moment. (*On frappe encore.*) — Volonté de Dieu ! quelle obstination est la tienne ! — J'y vais, j'y vais. (*On frappe encore.*) Qui frappe donc ainsi ? De quelle part venez-vous? Que demandez-vous?

LA NOURRICE, *en dehors.*

Laissez-moi entrer, et vous saurez l'objet de mon message. Je viens de la part de Juliette.

LE RELIGIEUX.

Ah ! soyez la bienvenue.

LA NOURRICE *entre.*

O saint homme, oh ! dites-moi, homme de Dieu, où est l'époux de ma maîtresse? où est Romeo ?

LE RELIGIEUX.

Le voilà sur le pavé, noyé dans ses larmes.

LA NOURRICE.

Oh ! il est dans le même état que ma maîtresse ; dans le même état ! O funeste sympathie ! ô objet de pitié ! voilà comme elle est étendue, le visage tout gonflé, tout inondé de pleurs. (*A Romeo.*) Levez-vous, levez-vous, levez-vous, et montrez-vous homme. Au nom de Juliette, pour l'amour d'elle, levez-vous et restez debout : pourquoi vous abîmer dans un si profond...

ROMEO, *relevant la tête et se ranimant au nom de Juliette.*

Oh ! nourrice !

LA NOURRICE.

Ah ! Romeo, Romeo ! — La mort est le terme de tout.

Digitized by Google

ROMEO *se relève.*

Parles-tu de Juliette? En quel état est-elle? Depuis que j'ai souillé de sang l'aurore de notre bonheur, ne me regarde-t-elle pas comme un assassin de profession et tout prêt à verser le sien? Où est-elle, et quel est son état? Que dit mon épouse à nos secrètes amours?

LA NOURRICE.

Ah! elle ne dit rien, Romeo; mais elle pleure, et puis elle pleure; tantôt elle tombe sur son lit, tantôt elle se relève en sursaut et elle appelle Tybalt, et puis elle appelle Romeo et elle retombe aussitôt sur son lit.

ROMEO *redevient furieux.*

J'entends; le nom de Romeo est pour elle un coup de foudre qui la tue, comme la main maudite de Romeo a tué son cousin. — Dis-moi, religieux, dis-moi à quelle vile partie de ce corps est attaché mon nom. Dis-le-moi, que je le détruise avec son odieux asile.

(*Il tire son épée.*)

LE RELIGIEUX, *la saisissant.*

Arrête ta main désespérée. Es-tu un homme? Ta figure l'annonce; mais tes pleurs sont d'une femme, et tes gestes féroces décèlent toute la fureur d'une bête privée de raison. Tu m'as confondu d'étonnement. Par ma sainte religion, j'avais cru ton âme mieux formée pour la raison. Tu as tué Tybalt! Eh bien! veux-tu te tuer toi-même et du même coup ton épouse, qui vit de ta vie, en commettant sur ta personne l'horrible attentat de la haine? Tu veux offenser à la fois la nature, le ciel et la terre. Honte! honte! tu déshonores ta forme humaine, ton amour et ta raison. Riche possesseur de ces trois tré-

Digitized by Google

sors, qui appartiennent à ton existence, comme l'avare, tu ne fais d'aucun le véritable usage qui leur convient. Ta personne, en perdant le courage qui caractérise l'homme, n'offre plus qu'un simulacre de cire. Le tendre amour que tu as juré devient le plus grand des parjures, si tu le détruis, cet amour que tu as fait vœu de conserver précieusement. Ta raison, cet ornement de ta personne et de ton amour, n'est plus qu'un guide insensé qui les conduit tous deux à leur ruine : elle ressemble à la poudre dans la cartouche d'un soldat maladroit; le salpêtre prend feu par son ignorance, et il périt mutilé par l'instrument destiné à le défendre. — Allons, homme, reprends courage : ta Juliette est vivante, ta Juliette, pour l'amour de qui tu étais mort il n'y a qu'un moment; n'es-tu pas heureux en ce point? Tybalt a voulu te donner la mort, et tu l'as donnée à Tybalt; en ce point encore tu es heureux. La loi, qui te menaçait de la mort, est devenue ton amie et n'a prononcé que l'exil, en cela, tu es encore heureux. Le bonheur verse par flots ses dons sur ta tête; la fortune te caresse et te sourit, et toi, comme une jeune écervelée, sans honneur et sans âme, tu foules sous tes pieds ta fortune et ton amour. Prends-y garde, prends-y garde; tes pareils meurent misérables. — Allons, va rejoindre ton amante, comme il a été convenu; monte à son appartement : pars et va la consoler. Mais souviens-toi de la quitter avant que la garde ait pris son poste, car alors tu ne pourrais plus passer à Mantoue, où tu dois rester jusqu'à ce que nous puissions trouver l'occasion de rendre ton mariage public, de te réconcilier avec tes amis, d'obtenir ta grâce du prince, et de te faire rentrer dans cette ville avec plus de transports de joie que tu n'au-

Digitized by Google

ras poussé de gémissements en la quittant. Nourrice, va l'annoncer à Juliette; recommande-moi à ta maîtresse, et dis-lui d'engager toute sa maison à se retirer, pour prendre un repos que leur chagrin doit leur faire désirer. Roméo suit tes pas.

LA NOURRICE.

O mon vénérable père! je resterais ici toute la nuit à entendre vos sages conseils. Oh! ce que c'est que la science! *(A Roméo.)* Mon cher maître, je vais annoncer à ma maîtresse que vous allez venir.

ROMEO.

Allez, et dites à ma douce amie de se préparer à me faire bien des reproches.

LA NOURRICE.

Voici, seigneur, un anneau qu'elle m'a chargée de vous donner. Hâtez-vous, faites la plus grande diligence, car la nuit est déjà bien avancée.

ROMEO.

Oh! comme ce don de Juliette ranime mon courage!

DOM LAURENCE.

Partez! Nuit heureuse! Toute votre destinée dépend de ceci : ou sortez de la ville avant que la garde soit postée, ou au point du jour fuyez déguisé. Fixez votre séjour à Mantoue. Je trouverai un homme qui, de temps en temps, ira vous instruire de tout ce qui arrivera d'heureux ici. Donnez-moi votre main, il est tard : adieu, nuit heureuse!

ROMEO.

Si une joie au-dessus de toutes les joies ne

Digitized by Google

m'appelait pas loin de vous, ce serait un grand chagrin pour moi de m'en séparer si brusquement.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

La maison des Capulet.

CAPULET, LADY CAPULET, PARIS.

CAPULET.

Il est arrivé de si grands désastres que nous n'avons pas eu un moment pour songer à déterminer notre fille. Jugez-en : elle aimait tendrement son cousin Tybalt, et moi je l'aimais bien aussi... Mais quoi ! nous sommes nés pour mourir. — Il est très-tard, elle ne descendra pas ce soir, et je vous réponds que, sans votre compagnie, il y a une heure que je serais au lit.

PARIS.

Ces jours de malheurs ne laissent pas de temps pour les soins de l'amour : je vous souhaite le repos. Madame, présentez mon salut et mes vœux à votre fille.

LADY CAPULET.

Je le veux bien, et demain, dès le matin, je saurai sa pensée. Pour ce soir, elle est enveloppée dans sa tristesse.

CAPULET.

Paris, je veux, moi, vous répondre hardiment de l'amour de ma fille. Je présume qu'à tous égards elle se laissera gouverner par son père; je dis plus : je n'en doute pas. Ma

Digitized by Google

femme, allez la trouver avant de vous mettre au lit; instruisez-la de l'amour de mon fils Paris, et donnez-lui ordre, faites-y bien attention, pour mercredi prochain. Mais attendez : quel jour est-ce aujourd'hui?

PARIS.

Lundi, seigneur.

CAPULET.

Lundi? Ah! ah! mercredi est trop prochain : allons, que ce soit pour jeudi. (*A sa femme.*) Dites-lui que jeudi elle sera mariée à ce noble comte. Serez-vous prête? Etes-vous d'avis de tant presser le jour? Nous ne ferons pas grands préparatifs. Un ami ou deux; car, écoutez, le meurtre de Tybalt est si récent! C'est notre cousin; on nous accuserait d'indifférence pour sa mémoire si nous donnions une grande fête. Ainsi nous inviterons une demi-douzaine d'amis, et voilà tout. — Mais que dites-vous du jour de jeudi?

PARIS.

Seigneur, je voudrais que jeudi vînt demain.

CAPULET.

Fort bien : allons, retirez-vous. — Ainsi, pour jeudi. (*A lady Capulet.*) Vous, dès ce soir, voyez Juliette; disposez-la pour ce jour de ses noces Adieu, comte. — Holà! des lumières pour mon appartement. (*Aux domestiques.*) Marchez devant moi. — Il est si tard, que bientôt l'on pourra dire qu'il est de bonne heure. (*A Paris.*) Je vous salue.

(*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII

La chambre de Juliette, qui a vue sur le jardin.

ROMEO *et* JULIETTE *paraissent ensemble à la fenêtre, d'où l'on voit pendre une échelle de corde.*

JULIETTE.

Veux-tu donc déjà me quitter? Le jour est encore loin de paraître : c'était le rossignol, et non l'alouette, dont la voix a frappé ton oreille inquiète. Toute la nuit il chante là-bas sur ce grenadier. Crois-moi, mon amant, c'était le rossignol.

ROMEO.

C'était l'alouette qui annonce l'aurore, et non pas le rossignol : vois, ma bien-aimée, ces traits de lumière, jaloux de notre bonheur, qui percent ces nuages vers l'orient : tous les flambeaux de la nuit sont éteints ; et le riant matin sur la cime des monts nébuleux, un pied levé se balance, prêt à s'élancer. Il me faut ou partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE.

Non, cette clarté n'est point le jour ; j'en suis sûre : c'est quelque météore qu'exhale le soleil pour te servir de flambeau cette nuit, et t'éclairer dans ta route vers Mantoue. Demeure encore un moment : tu ne partiras point sitôt.

ROMEO.

Eh bien ! qu'on me surprenne ici, qu'on me conduise à la mort ; je suis content, si tu le

Digitized by Google

veux ainsi. Je dirai, comme toi, que cette lueur grisâtre n'est pas celle du matin, mais le pâle reflet de la lune, et que ce n'est pas l'alouette dont les accents s'élèvent et vont frapper la voûte des cieux. Ah! crois-moi, j'ai bien plus de penchant à rester, que de volonté de partir. Eh bien, que la mort vienne, la mort sera la bienvenue : Juliette le veut ainsi. Qu'en dis-tu, mon amour? Allons, causons ensemble: non, ce n'est pas le jour.

JULIETTE.

Ah! c'est le jour, c'est le jour: pars! de ces lieux, éloigne-toi, fuis. Oui, c'est l'alouette qui pousse ces accents discords; que sa voix est aiguë et son chant désagréable! Oh! pars sans délai: la lumière croît de plus en plus.

ROMEO.

Oui, la lumière croît..... et nos maux vont croître avec elle.

(*La nourrice paraît.*)

LA NOURRICE.

Madame!

JULIETTE.

Qu'y a-t-il nourrice?

LA NOURRICE.

Votre mère se prépare à venir à votre chambre: le jour paraît: tenez-vous sur vos gardes; veillez bien autour de vous.

(*Elle sort.*)

JULIETTE.

Eh bien, fatale fenêtre, laisse donc entrer le jour, et sortir mon amant et ma vie.

Digitized by Google

ROMEO, *prêt à redescendre par l'échelle.*

Adieu, adieu : encore un baiser, et je vais descendre.

(*Romeo descend.*)

JULIETTE.

Te voilà donc parti, mon cher amant, mon maître! Ah! mon époux, mon ami! il me faut de tes nouvelles à chaque minute des heures: chaque minute va durer un jour. Oh! qu'à ce compte j'aurai vu couler d'années avant de revoir mon cher Romeo.

ROMEO.

Adieu : je ne laisserai échapper aucune occasion de te faire passer, ô ma bien-aimée, mon salut et mes vœux.

JULIETTE.

Ah! crois-tu que nous nous revoyions jamais?

ROMEO.

Je n'en doute point, et un temps viendra où tous les maux que nous souffrons aujourd'hui feront le sujet de nos doux entretiens.

JULIETTE.

O Dieu, j'ai une âme qui pressent le malheur; il me semble que je te vois, maintenant que tu es descendu, comme un mort couché au fond d'un tombeau ; ou ma vue se trouble, ou tu me parais pâle.

ROMEO.

Et toi aussi, mon amante, tu parais de même à mes yeux. Le chagrin dessèche et boit notre sang : adieu, adieu.

Juliette tend les bras à Romeo, qui achève de se précipiter au bas de la muraille, il y reste im-

Digitized by Google

mobile et sans parler. Juliette se couvre le visage et rentre. Au bout d'un moment Roméo se relève et s'éloigne à pas lents, les yeux toujours fixés sur la fenêtre, et dans l'attitude d'un homme au désespoir.

SCÈNE VIII

JULIETTE *seule paraît évanouie dans un fauteuil; peu à peu elle reprend ses sens et s'avance sur le théâtre.*

O fortune, fortune ! les hommes t'accusent d'inconstance : si tu es volage, qu'as-tu à démêler avec un amant d'une fidélité si rare ? Ou plutôt, ô fortune ! garde ton inconstance : alors j'espérerai que tu changeras son sort, que tu ne le tiendras pas longtemps éloigné de moi, et que bientôt tu le renverras à son amante.

LADY CAPULET *entre chez sa fille.*

Eh bien, ma fille, êtes-vous levée ?

JULIETTE.

Qui m'appelle ? Est-ce ma respectable mère ? Couchée si tard, qui la rend si matinale ? Quel sujet me procure sa visite à cette heure extraordinaire ?

LADY CAPULET.

Eh bien, Juliette, votre santé ?

JULIETTE.

Madame, je ne suis pas bien.

LADY CAPULET.

Toujours pleurant la mort de votre cousin ? Eh quoi ! vos larmes le feront-elles revenir

Digitized by Google

du tombeau ? Quand vous en inonderiez sa cendre, vous ne lui rendriez pas la vie. Arrêtez donc vos larmes. Une douleur modérée prouve de la tendresse ; mais l'excès du chagrin annonce un défaut de raison.

JULIETTE.

Laissez-moi pleurer une perte aussi sensible.

LADY CAPULET.

Vous sentirez toujours cette perte, mais vous ne reverrez jamais l'ami que vous pleurez.

JULIETTE.

Sentant aussi vivement sa perte, je ne puis m'empêcher de le pleurer toujours.

LADY CAPULET.

Ma fille, je vois ce qui nourrit vos larmes : ce n'est pas tant la mort de votre infortuné cousin, que de savoir vivant le misérable qui l'a tué.

JULIETTE.

De quel misérable parlez-vous, madame ?

LADY CAPULET.

De ce misérable Romeo.

JULIETTE, *à part.*

Lui ! un misérable ! Que Dieu lui pardonne ; moi je lui pardonne de tout mon cœur : et cependant nul homme n'afflige mon cœur comme lui.

LADY CAPULET.

Oui, vous souffrez de voir que le traître respire.

Digitized by Google

JULIETTE.

Oui, madame, et qu'il respire si loin de ces mains; je voudrais être seule chargée de venger mon cousin.

LADY CAPULET.

Nous en aurons vengeance, ma fille, soyez tranquille. Arrêtez donc vos larmes. Nous avons un ami à Mantoue, où est maintenant cet odieux banni. A ma prière, cet ami lui donnera quelque breuvage efficace qui l'enverra bientôt rejoindre Tybalt. Et alors j'espère que vous serez satisfaite.

JULIETTE.

Non, je ne serai jamais satisfaite, que je ne revoie Romeo..... mort. — Pourquoi mon pauvre cœur est-il donc si cruellement affligé de la perte de mon cousin? Madame, si vous pouviez seulement trouver un homme pour porter le poison; moi, je me chargerais de le préparer, et il le serait de façon que Romeo, dès qu'il l'aurait pris, dormirait bientôt en paix. — Oh! comme mon cœur abhorre de l'entendre nommer, — et de ne pouvoir aller le joindre..... et venger l'amitié que je portais à Tybalt sur celui qui l'a tué!

LADY CAPULET.

Trouvez les moyens, et moi je trouverai l'homme. — Mais je vais vous apprendre de joyeuses nouvelles, ma fille.

JULIETTE.

Ah! que la joie vient à propos dans un temps où nous en avons tant besoin; de grâce, madame, quelles sont ces nouvelles?

LADY CAPULET.

Oui, oui, ma fille, vous avez un père qui

Digitized by Google

s'occupe de votre bonheur; un père qui, pour consoler vos chagrins, vous prépare un jour de soudaine joie que vous n'attendez pas, et auquel je ne songeais guère non plus.

JULIETTE.

Madame, à la bonne heure, quel est ce jour?

LADY CAPULET.

Un jour bien prochain, ma fille : oui, jeudi matin, un jeune et noble cavalier, un beau cavalier, le comte Paris, dans l'église de Saint-Pierre, fera de vous une épouse heureuse.

JULIETTE.

Par saint Pierre, et par l'église qui lui est consacrée, Paris ne fera point de moi une épouse heureuse. Je suis étonnée de cette précipitation, et qu'il me faille épouser, avant que l'homme qui doit être mon mari vienne me faire sa cour. Je vous prie, madame, dites à mon père que je ne veux pas me marier encore, et que quand j'épouserai, j'épouserai Roméo, que vous savez que je hais, plutôt que Paris.— Ce sont là, certes, des nouvelles bien étranges pour vous !

LADY CAPULET, *courroucée.*

Voilà votre père qui vient, faites-lui cette réponse vous-même, et voyez comment il la recevra de votre part.

Digitized by Google

SCÈNE IX

CAPULET *entre, et* LA NOURRICE.

CAPULET.

Eh bien, ma fille ! quoi ! toujours dans les pleurs ? Ma femme, est-ce que vous ne lui avez pas annoncé notre résolution ?

LADY CAPULET.

Oui, seigneur ; mais elle ne veut point d'époux ; elle vous remercie. (*Avec dépit.*) Je voudrais que l'insensée fût mariée à son tombeau.

CAPULET, *furieux.*

Et moi aussi, je le voudrais : votre vœu est le mien. Comment, elle ne veut point de mari ? Elle ne nous remercie pas ! Elle n'est pas fière et joyeuse de ce que nous lui avons ménagé un si digne cavalier pour époux !

JULIETTE.

Non, je ne suis pas joyeuse ; mais je suis reconnaissante envers vous : non, je ne peux jamais être joyeuse de la possession d'un objet que je hais ; mais je suis reconnaissante pour la haine même, qui dans l'attention est amour.

CAPULET.

Oh ! vraiment, vraiment ! Quelle fine logique ! Qu'est ceci ? (*Contrefaisant son ton.*) *Je vous remercie, et je ne vous remercie pas, et je ne suis pas joyeuse...* Eh bien ! ma mignonne, ne me faites point de remercîments, ne soyez point joyeuse ; tout comme il vous plaira : mais préparez vos jambes pour jeudi pro

Digitized by Google

chain, et disposez-vous à aller avec Paris à l'église de Saint-Pierre, ou je vous y traînerai moi-même. Loin de moi, objet de dégoût et d'horreur; loin de moi, fille effrontée, tu m'es odieuse!

LADY CAPULET.

Fi, fi! quoi, êtes-vous donc insensée?

JULIETTE.

Mon bon père! je vous en conjure à genoux; écoutez-moi avec patience; seulement un mot.

CAPULET.

Aux enfers! jeune effrontée, fille rebelle! Je te le répète: ou rends-toi à l'église jeudi ou ne me regarde jamais en face. Ne parle pas, ne réplique pas, pas un souffle; les doigts me brûlent d'impatience... Eh bien, ma femme, nous nous sommes crus heureux, que Dieu ne nous eût donné que cet unique enfant: maintenant je vois que c'en est encore trop d'un, et que nous avons reçu en elle notre malédiction. Loin de moi la malheureuse!

LA NOURRICE.

Que le Dieu du ciel la bénisse! Vous êtes blâmable, seigneur, de la maltraiter ainsi.

LADY CAPULET.

Allons, la bonne, gardez vos leçons, contenez votre langue: dame Prudence, allez faire la savante avec vos pareilles, allez.

CAPULET.

Taisez-vous, taisez-vous, vieille folle, qui marmottez entre vos dents: allez débiter vos proverbes sur la tasse de votre commère; nous n'avons que faire de vous ici.

Digitized by Google

LADY CAPULET.

Vous êtes trop vif.

CAPULET.

Cela me met en fureur; le jour, la nuit, à toute heure, en tout temps, au travail ou au jeu, seul ou en compagnie, toujours soucis en tête pour la voir mariée. Et aujourd'hui, après l'avoir pourvue d'un gentilhomme de noble parentage, de belles manières, plein de jeunesse, rempli des plus brillantes qualités, accompli en tout, tel que la pensée même peut souhaiter un mari; et avoir une malheureuse écervelée, une mignarde toujours plaintive, qui, dans le moment où la fortune s'offre à elle, vous répond : *Je ne veux pas me marier. — Je ne peux aimer. — Je suis trop jeune. — Je vous en prie, pardonnez-moi.* — Oui, oui, si vous ne voulez pas vous marier, je vous pardonnerai; allez vivre où vous voudrez; vous n'habiterez toujours pas avec moi. Songez à cela; songez-y bien : je n'ai pas coutume de plaisanter. Jeudi approche; mettez la main sur votre conscience; avisez-vous. Si vous êtes ma fille, je vous donnerai à mon ami; si tu ne l'es pas, va à l'aventure, meurs de misère et de faim dans les rues; car, sur mon âme, jamais je ne te reconnaîtrai, jamais rien de ce qui m'appartient ne te fera du bien. Compte là-dessus, et songe bien que je ne violerai pas mon serment.

(*Il sort en colère.*)

JULIETTE.

N'est-il donc point au haut des cieux de pitié, qui voie l'excès de mon chagrin? O ma tendre mère, ne me rejetez pas loin de vous : différez ce mariage d'un mois, d'une semaine; ou, si vous ne le voulez pas, faites donc

Digitized by Google

dresser mon lit nuptial dans le triste tombeau où gît Tybalt.

LADY CAPULET.

Ne me parlez pas; car je ne vous répondrai pas un mot. Faites à votre gré; tout est fini entre vous et moi.

(*Elle s'en va.*)

JULIETTE.

O Dieu! — ô ma nourrice, comment détourner ce malheur? Mon époux est sur la terre; ma foi est dans le ciel : comment reviendra-t-elle sur la terre, jusqu'à ce que mon époux quitte ce monde, et me la renvoie libre du haut des cieux! — Consolez-moi, conseillez-moi. Hélas! hélas! que le ciel se plaise à exercer un jeu cruel sur une créature aussi faible que moi! Que dis-tu, nourrice? N'as-tu pas un seul mot de joie, quelque consolation? Ma chère nourrice!

LA NOURRICE.

En vérité, voici la seule. Romeo est banni; je gagerais l'univers contre une obole qu'il n'osera jamais revenir vous réclamer; ou, s'il le fait, il faudra que ce soit par quelque menée sourde et cachée. Prenez donc que les choses en soient à ce point; je pense que le meilleur parti pour vous est d'épouser le comte. Oh! c'est un aimable cavalier! Romeo n'est rien auprès. Un aigle, madame, n'a pas un si bel œil, un œil si vif, si perçant que celui de Paris. Sur ma conscience, je crois que vous seriez heureuse dans ce second choix; car il est bien au-dessus du premier; et d'ailleurs votre premier époux est mort, ou il vaudrait mieux qu'il le fût, que de vivre banni de ces lieux, sans que vous le possédiez jamais.

Digitized by Google

JULIETTE.

Parles-tu d'après ton cœur?

LA NOURRICE.

Et d'après ma raison aussi, ou maudissez-les tous deux.

JULIETTE.

Ainsi soit-il!

LA NOURRICE.

Quoi?

JULIETTE, *dissimulant son indignation.*

Oui, tu m'as merveilleusement consolée: rentre, et dis à ma mère qu'ayant eu le malheur de déplaire à mon père, je suis allée à la cellule du père Laurence pour accuser ma faute et en implorer le pardon.

LA NOURRICE.

Je n'y manquerai sûrement pas et ce parti est très-sage.

(*Elle sort.*)

JULIETTE.

O femme prédestinée pour l'enfer! O scélérate furie! Quel est son plus grand crime, ou de me souhaiter ainsi parjure, ou de ravaler mon époux avec cette même langue qui l'avait tant de fois exalté au-dessus de tout objet de comparaison? Va, méchante conseillère, mon cœur et toi désormais serez deux. Je vais trouver le religieux, et savoir s'il a quelque expédient à m'offrir. — Si toutes les ressources m'abandonnent, moi, j'ai le pouvoir de mourir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Le monastère.

DOM LAURENCE *et* PARIS, *qui est venu le trouver pour le mettre dans ses intérêts et le prier de disposer au mariage Juliette, sa pénitente.*

LE RELIGIEUX.

Quoi ! jeudi, seigneur? Le terme est bien court.

PARIS.

Mon beau-père le veut ainsi, et certes ce n'est pas moi qui ralentirai son ardeur.

LE RELIGIEUX.

Mais vous ne connaissez pas, dites-vous, les dispositions de sa fille; cette conduite n'est pas ordinaire ; je ne l'approuve point.

PARIS.

Juliette pleure sans mesure, et ne se console point de la mort de Tybalt, et voilà pourquoi je l'ai si peu entretenue de mon amour. Vénus n'ose sourire dans une maison de larmes. Son père voit du danger à laisser le chagrin prendre sur elle tant d'empire ; et

Digitized by Google

par prudence, il hâte notre mariage pour tarir la source de ses pleurs. La société d'un époux pourra bannir de son cœur un souvenir douloureux que nourrit la solitude. Concevez-vous maintenant le motif de cette précipitation ?

LE RELIGIEUX, *à part.*

Je voudrais ignorer le motif qui devrait la ralentir. — Voyez, seigneur, voilà Juliette qui vient à ma cellule.

(*Juliette entre.*)

PARIS.

Soyez la bienvenue, ma bien-aimée, ma souveraine et mon épouse.

JULIETTE.

Tout cela pourra être, seigneur, quand je serai votre épouse.

PARIS.

Cela pourra être ! et cela doit être, mon amour, jeudi prochain.

JULIETTE.

Ce qui doit être, sera.

LE RELIGIEUX.

Rien de plus vrai que cette sentence.

PARIS.

Venez-vous vous confesser à ce digne religieux ?

JULIETTE.

Si je vous répondais, ce serait me confesser à vous.

PARIS.

Au moins ne lui désavouez pas que vous m'aimez.

Digitized by Google

JULIETTE.

Je vous avouerai à vous que je l'aime.

PARIS.

Et vous lui avouerez aussi, j'en suis sûr que vous m'aimez.

JULIETTE.

Si je dois lui faire cet aveu, il aura bien plus de prix fait en votre absence que devant vous.

PARIS.

Pauvre Juliette, comme ton visage est flétri par les pleurs.

JULIETTE.

Les pleurs n'ont pas fait grand tort à ma beauté ; elle n'avait rien de bien rare.

PARIS.

Tu lui fais, par cette réponse, plus de tort et d'outrage que ne lui en ont fait tes pleurs.

JULIETTE.

J'ai dit la vérité.

PARIS.

Ta beauté est mon bien, et tu la calomnies.

JULIETTE.

Ce que je sais, c'est qu'elle ne m'appartient pas, à moi.— Mon vénérable père, avez-vous le loisir à présent, ou reviendrai-je vous trouver ce soir ?

LE RELIGIEUX.

Cette heure est à ma disposition, fille rêveuse. — (*A Paris.*) Seigneur, nous devons rester seuls ensemble.

Digitized by Google

PARIS.

Dieu me préserve de troubler la dévotion. Juliette, jeudi je vous réveillerai de grand matin; jusqu'à ce jour, adieu, et recevez ce chaste baiser!

(*Paris l'embrasse et s'en va.*)

JULIETTE, *au religieux.*

Allez, fermez bien la porte, et, quand vous l'aurez fait, venez pleurer avec moi, qui suis sans espoir, sans ressource, sans secours.

LE RELIGIEUX.

O Juliette, je connais déjà vos chagrins. Ils me mettent hors de moi. J'apprends que vous devez être mariée à ce comte jeudi prochain, et rien ne peut éloigner ce jour.

JULIETTE.

Homme de Dieu, ne me dites point que vous savez le malheur qui menace, que vous ne puissiez me dire aussi comment je peux l'éviter. Si votre prudence n'a point de secours à m'offrir, alors approuvez seulement ma résolution, et avec ce poignard je vais me secourir à l'heure même. Dieu a uni mon cœur à celui de Romeo, vous, nos mains, et avant que cette main, scellée par vous dans la main de Romeo, se prête à former un autre nœud, avant que mon cœur fidèle, trahissant son premier choix, l'abandonne pour un autre, ce fer me détruira. — Ainsi, cherchez dans votre longue expérience un conseil présent, ou voyez : ce couteau, sanglant médiateur entre mes perplexités et moi, en sera l'arbitre; il va trancher le nœud, si les lumières de votre grand âge et de votre esprit ne peuvent conduire cet événement à une issue que l'honneur avoue. Parlez, ne soyez pas si lent à me répondre. Je languis d'entendre mon

Digitized by Google

rir, si votre réponse n'a point de remède à m'offrir.

LE RELIGIEUX.

Arrêtez, ma fille, j'entrevois un rayon d'espérance; mais il faut une action aussi désespérée que l'est le malheur que nous voulons prévenir. — Si, plutôt que d'épouser le comte Paris, vous avez la force de vouloir vous tuer vous-même et vous sauver par la mort de cette ignominie, il est vraisemblable que vous aurez aussi la force de tenter un expédient qui ressemble à la mort. Si vous avez ce courage, je vous donnerai un moyen.

JULIETTE.

Oh! plutôt que d'épouser Paris, dites-moi de me précipiter du haut de cette tour qui est devant nous; enchaînez-moi sur le sommet de quelque montagne hantée par les ours sauvages et les lions rugissants, ou enfermez-moi la nuit dans l'horreur d'un cimetière, où je sois toute couverte des ossements retentissants des morts, de membres noircis et de crânes décharnés et jaunis; ou commandez-moi d'entrer dans un tombeau nouvellement creusé, et de m'y envelopper avec le mort du même linceul; commandez-moi toutes les horreurs dont jusqu'à présent le nom seul m'a fait frissonner, et j'obéirai sans délai, sans crainte, pour vivre l'épouse intacte et fidèle de mon tendre amant.

LE RELIGIEUX.

Eh bien! retournez à la maison paternelle, montrez un air joyeux, consentez à épouser Paris. Mercredi est demain : demain au soir, faites en sorte qu'on vous laisse seule dans votre chambre; écartez votre nourrice; qu'elle ne couche point auprès de vous. Pre-

Digitized by Google

nez cette fiole, et lorsque vous serez au lit, avalez ce breuvage jusqu'à la dernière goutte. Soudain coulera dans vos veines une froide et assoupissante humeur qui glacera les esprits de la vie ; le pouls, interrompant son mouvement naturel, cessera de battre. Nulle chaleur, nul souffle n'attestera que vous vivez. Les roses de vos lèvres et de vos joues seront fanées et livides comme la cendre : vos paupières s'abaisseront comme à l'instant où la mort ferme les yeux à la lumière; chaque partie de votre corps, privée du principe qui l'anime, paraîtra raide, inflexible et froide comme dans le trépas. Vous resterez quarante-deux heures sous cette image d'une mort parfaite ; ce temps passé, vous vous réveillerez comme d'un sommeil agréable. Le lendemain, votre nouvel époux viendra dès le matin pour hâter votre lever, et il vous trouvera morte dans votre lit. Alors, suivant nos usages, parée dans votre cercueil de vos plus beaux atours et le visage découvert, vous serez portée pour être ensevelie dans le tombeau de votre famille ; vous serez placée sous cette même voûte antique où reposent tous les descendants des Capulet. Dans l'intervalle, et avant que vous soyez réveillée, Romeo, instruit de tout par mes lettres, viendra dans cette ville ; lui et moi, nous épierons le moment de votre réveil, et cette nuit-là même Romeo vous emmènera d'ici dans Mantoue. Voilà l'expédient qui vous préservera de l'ignominie dont vous êtes menacée, si nulle atteinte d'inconstance ou de crainte féminine ne vient dans l'exécution abattre votre courage.

JULIETTE.

Donnez, oh ! donnez-moi ! Ne me parlez pas de crainte. (*Elle prend la fiole.*)

Digitized by Google

LE RELIGIEUX.

Allons, partez; que le courage et le bonheur vous accompagnent dans cette résolution. J'enverrai à Mantoue un religieux porter rapidement notre message à votre époux.

JULIETTE.

Amour, donne-moi le courage; c'est du courage que j'attends mon salut. Adieu, cher et respectable religieux.

(*Ils se quittent.*)

SCÈNE II

La maison de Capulet.

CAPULET, LADY CAPULET, LA NOURRICE *et deux ou trois* DOMESTIQUES.

CAPULET, *à un domestique.*

Allez, invitez tous les convives dont le nom est porté sur cette liste. (*A lady Capulet.*) Nous serons bien mal préparés pour cette noce. — Est-ce que ma fille est allée trouver le père Laurence?

LA NOURRICE.

Oui, d'honneur.

CAPULET.

Fort bien : il pourra peut-être opérer dans son âme quelque heureux changement. — C'est une jeune effrontée bien opiniâtre dans ses volontés.

(*Juliette arrive, affectant un air joyeux.*

Digitized by Google

LA NOURRICE.

Tenez, voyez comme elle revient du monastère avec un visage riant.

CAPULET.

Eh bien! fille rebelle, où avez-vous été courir?

JULIETTE.

Où j'ai appris à me repentir de ma coupable désobéissance à mon père et à ses ordres. Le père Laurence m'a enjoint de tomber ici à vos genoux (*Elle tombe à genoux*) et d'implorer votre pardon. Pardon, mon père, je vous en conjure : désormais je me laisserai toujours gouverner par vos volontés.

CAPULET, *à la nourrice.*

Dépêchez quelqu'un vers le comte; allez, et qu'on l'instruise de ce changement : je veux que ce nœud soit formé dès demain.

JULIETTE.

J'ai rencontré le jeune comte à la cellule du religieux, et je lui ai accordé tout ce que peut donner un chaste amour, sans passer les bornes de la pudeur.

CAPULET.

Allons, j'en suis réjoui : tout est à merveille. Continuez; les choses vont comme elles doivent aller. — Il faut que je voie le comte : oui, je veux le voir. (*A un domestique.*) Allez, et dites-lui de venir ici. En vérité, après Dieu, toute notre ville a de grandes obligations à ce respectable religieux.

JULIETTE.

Nourrice, voulez-vous venir avec moi dans ma chambre? Vous m'aiderez à assortir la

Digitized by Google

parure que vous croirez convenable au jour de demain.

LADY CAPULET, *à son mari.*

Non, non, pas avant jeudi (*A la nourrice*), et nous avons le temps.

CAPULET, *d'un ton décidé.*

Allez, nourrice, allez avec elle ; nous irons à l'église demain.

(*Juliette et la nourrice sortent.*)

LADY CAPULET.

Nous serons bien courts dans nos provisions : la nuit est déjà prête à tomber.

CAPULET.

N'ayez point d'inquiétude; je me donnerai du mouvement, et tout ira bien, je vous le garantis, ma femme. Allez rejoindre Juliette, aidez-la dans sa toilette ; je ne me couche point cette nuit. Laissez-moi seul. Je me charge du rôle de la ménagère pour cette fois. — Quoi ! tout le monde est à prendre le frais ! — Allons, je veux, en me promenant aussi, aller trouver le comte Paris, et le disposer à la cérémonie de demain. — Mon cœur est merveilleusement léger depuis que cette fille égarée est rentrée dans son devoir.

(*Capulet et sa femme sortent.*)

Digitized by Google

SCÈNE III

L'appartement de Juliette; on voit un lit dans le fond.

JULIETTE *et sa* NOURRICE.

JULIETTE.

Oui, cet ajustement conviendra le mieux : bonne nourrice, je vous prie, laissez-moi seule cette nuit; j'ai besoin de faire au ciel bien des prières, pour en obtenir un regard propice sur ma situation, qui, vous le savez, est pleine d'erreurs et de péchés.

LADY CAPULET *entre.*

Eh bien, êtes-vous bien embarrassée? Avez-vous besoin que je vous aide ?

JULIETTE.

Non, madame : nous avons fait un choix des atours nécessaires et le mieux assortis à la cérémonie que je dois remplir demain. Si c'est votre bon plaisir, laissez-moi seule maintenant, et que ma nourrice veille cette nuit avec vous; car, j'en suis sûre, tous vos gens sont bien occupés, dans une fête qui se fait si précipitamment.

LADY CAPULET.

Bonne nuit : allez vous mettre au lit et vous reposer; vous en avez besoin. (*Elle embrasse Juliette. — Lady Capulet et la nourrice sortent.*)

JULIETTE, *les regardant aller.*

Adieu. — Dieu sait quand nous nous reverrons. (*Elle ferme la porte.*) Je sens courir

Digitized by Google

dans mes veines le froid de la peur ; il glace mes sens et mon cœur ! Il faut que je les rappelle, pour me rassurer. (*D'une voix tremblante.*) Nourrice ! — Ah ! qu'a-t-elle besoin ici ? Il faut que j'exécute seule mon effrayante scène. (*Elle se saisit de la fiole.*) — Viens, fiole. — Si ce breuvage n'opérait aucun effet, serais-je donc malgré moi contrainte d'épouser le comte ? Non, non, ce fer m'en préservera : toi, repose ici. (*Déposant un poignard à côté d'elle.*) — Mais si c'était un poison, que le religieux m'eût adroitement fourni pour me faire mourir, dans la crainte de se voir déshonoré lui-même par ce second mariage, lui qui m'a mariée avec Romeo... Je crains que ce ne soit du poison. Et cependant je suis portée à croire que ce n'en est pas ; car il a toujours été reconnu pour un saint religieux. (*Elle s'assied, et après avoir rêvé longtemps.*) — Mais, quoi ? Si, après que je serai déposée dans le tombeau, j'allais me réveiller avant le temps où Romeo doit venir me délivrer ?... O idée pleine d'épouvante ! Ne serais-je pas alors suffoquée sous cette voûte, dont la sombre entrée ne reçoit aucun air salutaire ? N'y périrais-je pas étouffée avant que mon cher Romeo arrive ? — Ou, si je suis vivante, n'est-il pas vraisemblable que l'horrible idée de la mort et de la nuit, jointe à la terreur du lieu, dans ces profondeurs souterraines, où depuis plusieurs siècles sont entassés les ossements de mes ancêtres, où gît Tybalt, tout sanglant et encore tout frais dans son drap funéraire ; où l'on dit que les spectres viennent s'assembler à certaines heures de la nuit ?... Hélas ! hélas ! n'est-il pas probable que moi, trop tôt éveillée, dans ces lieux infectés, au milieu des gémissements des spectres, qui, dit-on, entendus des mortels, leur font perdre la raison... ? Ou si je m'éveille, ne

Digitized by Google

serai-je pas dans le délire ? Qui sait si, troublée de toutes ces visions épouvantables, je n'irai pas insulter en insensée aux restes de mes ancêtres, arracher Tybalt sanglant de son linceul, et dans mon aveugle démence, m'armant de quelque ossement de mes pères, comme d'une massue, m'en briser la tête. (*Elle fixe un coin de sa chambre.*) Oh ! que vois-je ! Il me semble voir l'ombre de mon cousin cherchant Romeo, qui l'a percé de son épée. — Arrête, Tybalt, arrête ! — Romeo, voici le breuvage. Romeo, je bois à toi.

(*Après qu'elle a bu la fiole, elle chancelle et va tomber sur le lit où elle reste immobile et sans sentiment ; les rideaux du lit sont fermés.*)

SCÈNE IV

Une salle dans la maison de Capulet.

LADY CAPULET *et la* NOURRICE.

LADY CAPULET.

Nourrice, prenez ces clefs, et allez chercher plus d'aromates.

CAPULET *entre empressé.*

Allons, qu'on s'éveille, qu'on se lève, le coq a chanté pour la seconde fois ; la cloche du beffroi a retenti : il est trois heures. — Bonne Angélique, veillez. N'épargnez rien.

LA NOURRICE.

Allez, bon vieillard, allez dormir ; en vérité, vous serez malade demain, pour avoir passé la nuit.

Digitized by Google

CAPULET.

Non, pas du tout ; bon, j'ai bien veillé d'autres nuits pour des sujets bien moins intéressants, et je n'en ai jamais été incommodé. — Par ma foi, voilà le jour. Le comte ne tardera pas à venir ici avec la musique : il me l'a promis. (*On entend des instruments.*) Mais je l'entends qui s'approche. (*Appelant.*) Nourrice ! ma femme ! allons ! eh bien, nourrice ? Allons, dis-je.

LA NOURRICE *paraît.*

Allez éveiller Juliette, et donnez vos soins à sa parure ; je vais, moi, causer avec Paris. Allons, de la célérité ! Voilà l'époux déjà venu. Hâtez-vous, vous dis-je. (*Capulet et la nourrice sortent par différents côtés.— Tous les instruments jouent par intervalles jusqu'à ce que la scène change.*)

SCÈNE V

La toile se lève et découvre la chambre de Juliette. On la voit étendue sur son lit ; les bougies qui brûlent dans les flambeaux sont prêtes à s'éteindre et jettent par intervalles de pâles lueurs.

LA NOURRICE *s'avance sur le théâtre.*

LA NOURRICE, *à demi-voix.*

Ma maîtresse ! allons, chère maîtresse. Juliette ! — Elle dort profondément, j'en suis sûre. — Eh bien, mon ange, quoi ? Si paresseuse ? Allons, mon amour, levez-vous, vous dis-je. (*Plus haut.*) Madame ! ma douce âme ! eh bien ! votre époux..... Quoi ? pas le mot.

Digitized by Google

— Vous vous gorgez de sommeil pour toute la semaine ; car la nuit prochaine, j'en réponds, le comte Paris a gagé son repos que vous ne sommeillerez guère. — (*Elle approche de plus près avec quelque inquiétude.*) Dieu ait pitié de moi! Ainsi soit-il ! (*Elle la touche.*) Que son sommeil est profond ! Il faut absolument que je l'éveille. Madame, madame, madame ! Hâtez-vous, si vous ne voulez que le comte vous surprenne au lit. Sa présence alarmerait votre réveil, j'en suis sûre. (*Elle ouvre les rideaux, et voit Juliette tout habillée.*) Comment ! tout habillée et déjà prête ! (*Elle lui soulève la tête.*) Et elle retombe encore ! Il faut nécessairement que je vous réveille: madame, madame, Juliette ! — Hélas ! hélas ! (*Elle lui découvre le visage.*) Du secours ! du secours ! Ma maîtresse est morte. O malheureux jour, faut-il que je sois jamais née ! Quelque eau salutaire ! Oh ! seigneur, oh ! madame.

(*Lady Capulet accourt à ses cris.*)

LADY CAPULET.

Quels sont donc ces cris ?

LA NOURRICE.

O journée lamentable !

LADY CAPULET.

Qu'est-il arrivé ?

LA NOURRICE, *montrant le lit.*

Voyez... — O funeste jour !

LADY CAPULET.

O malheureuse ! malheureuse que je suis ! Mon enfant, mon unique vie ! Reviens à la vie, rouvre tes yeux, ou je veux mourir avec toi.

Digitized by Google

— Du secours, du secours ! appelez du secours.

CAPULET *entre empressé.*

Cela est honteux, amenez donc Juliette: son époux est arrivé.

LA NOURRICE.

Elle est morte, elle est morte ! O jour maudit !

CAPULET, *interdit.*

Oh! laissez-moi la voir..... (*Il se penche sur le corps.*) Hélas ! elle est déjà froide : son sang est glacé, et ses muscles raides : il y a déjà longtemps que la vie a abandonné ces lèvres. O époque maudite ! infortuné vieillard !

(*Il se relève avec fureur.*)

LA NOURRICE.

O déplorable jour !

LADY CAPULET.

O temps de désastres !

ÇAPULET.

La mort, qui me l'enlève et me plonge dans le deuil, enchaîne ma langue, et éteint ma voix.

(*Arrivent le père Laurence et Paris, avec les musiciens.*)

DOM LAURENCE.

Eh bien, l'épouse est-elle prête à venir au temple ?

CAPULET.

Elle est prête à y aller ; mais pour n'en revenir jamais. — O mon fils, dans la nuit même

Digitized by Google

qui précède tes noces, la mort a envahi la couche de ton épouse. Vois, elle est là étendue, cette jeune fleur; c'est le trépas qui te l'a ravie. Au lieu de toi, c'est le trepas qui est mon gendre.

(*Capulet se jette à genoux au bord du lit.*)

PARIS.

N'ai-je donc si longtemps soupiré après cette aurore, que pour la voir offrir à mes yeux pareil spectacle?

LADY CAPULET.

O jour de malédiction! malheureux jour que j'abhorre! O heure la plus déplorable que le temps ait jamais vue dans sa course éternelle! N'avoir qu'une seule, une pauvre et chère enfant, une enfant qui m'aimait, une fille unique, pour ma joie et ma consolation, et la cruelle mort la ravit à mes vœux!

(*Elle se couvre le visage de son voile.*)

LA NOURRICE.

O malheur! ô jour de calamité! jour lamentable! jour de douleur! le plus affreux que jamais, jamais j'aie encore vu! O exécrable jour!

PARIS.

O détestable mort! comme tu m'as trompé, désespéré, assassiné! O divorce éternel! ô cruelle, cruelle mort! tu m'as détruit tout entier. O ma bien-aimée, ma vie! hélas! tu n'es plus ma vie; mais tu es encore ma bien-aimée, dans le sein même de la mort.

Digitized by Google

CAPULET.

O heure de désolation ! pourquoi viens-tu anéantir la cérémonie fortunée de ce jour ? O mon enfant ! mon enfant ! mon âme et ma vie ! Te voilà morte ! morte ! Hélas ! je n'ai plus de fille, et avec elle toute ma joie est ensevelie dans le même tombeau !

LE RELIGIEUX, *versant des larmes feintes.*

Modérez-vous ! ô honteuse faiblesse ! Le remède du désespoir n'est pas dans ces emportements désespérés. — Le ciel et vous aviez une part dans cette enfant; maintenant le ciel la possède tout entière ; et c'est un bonheur pour elle. Vous ne pouviez sauver du trépas la part qui vous appartenait d'elle ; mais le ciel conserve la sienne dans une jeunesse immortelle. Le comble de vos vœux était son avancement ; c'était votre paradis de la voir établie dans une fortune brillante ; et maintenant vous vous désolez, en la voyant élevée au-dessus des nues, à la hauteur du ciel même ? Oh ! malgré votre amour pour votre fille, vous ne savez pas l'aimer. Vous voilà tout hors de vous, parce que vous la voyez heureuse. L'épouse heureuse n'est pas celle qui vit longtemps sous le joug du mariage ; mais celle qui meurt jeune épouse. Séchez vos larmes ; couvrez de fleurs ce beau corps, et suivant nos coutumes, faites-la porter au temple, parée de ses plus brillants atours. Dans ces pertes, si la tendre et faible nature commande nos larmes, la raison plus éclairée sourit aux larmes que verse la nature.

CAPULET *se levant, et les yeux tristement attachés sur le lit.*

Tous les apprêts que nous avions ordonnés

Digitized by Google

pour la pompe nuptiale se changent en pompe funèbre; nos instruments ont fait place au son lugubre des cloches; la fête des noces est devenue un triste festin d'obsèques · à nos hymnes d'allégresse succèdent des chants lamentables, et ces fleurs qui devaient orner sa tête, vont couvrir son cercueil : tout est renversé, et de sa première destination passe au plus triste usage.

LE RELIGIEUX.

Retirez-vous, seigneur, et vous aussi, madame, suivez votre époux. Paris, sortez avec eux. Que chacun se prépare à accompagner ce beau corps à son tombeau. Le ciel, pour quelque offense, jette sur vous un regard de colère : ne l'irritez plus, en résistant à sa volonté suprême.

(*Tous environnent le lit et la toile se baisse.*)

SCÈNE VI

LES MUSICIENS *demeurent;* LA NOURRICE.

UN MUSICIEN.

Ma foi, nous pouvons serrer nos flûtes, et nous en aller.

LA NOURRICE.

Honnêtes gens, cessez, ah! cessez. Vous voyez que c'est une aventure bien triste.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

UN MUSICIEN.

Oui, en vérité, on en voit de plus heureuses.

SECOND MUSICIEN.

Viens, entrons dans cette salle; attendons le retour du convoi, et restons à dîner.

(*Ils sortent.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

On entend une grosse cloche, qui sonne un seul coup de distance en distance; au bout de quelque temps la toile se lève et découvre le portail et l'intérieur d'une vaste église, tendue de noir. Le convoi de Juliette commence. Des trompettes en deuil et divers autres instruments ouvrent la marche; suivent une file nombreuse de religieux et de prêtres, avec des palmes et des cierges à la main; ensuite des enfants des deux sexes, vêtus de blanc, portant des encensoirs et des corbeilles de fleurs. Ils précèdent le catafalque sur lequel Juliette est portée. Ce catafalque est garni de panaches blancs et d'écussons. Juliette paraît au haut, habillée de blanc, le visage découvert, et environnée de tout l'appareil des morts; les franciscains de Vérone suivent le corps. Dom Laurence marche le dernier. Enfin, après tout ce cortége on voit Capulet, la mère, la nourrice, Paris, couverts de longues mantes de deuil, et exprimant par différents signes l'excès de leur douleur. Tandis que toute cette pompe funèbre défile d'un air morne et triste, des enfants chantent un hymne, mis en musique par le fameux Handel, et qui a servi de modèle à Corelli pour le *Dies iræ* de Rome.

MARCHE FUNÈBRE.

LE CHŒUR.

Éclatez, éclatez, tristes accents.
Soupirs, brisez les cœurs,
Soulagez leur douleur;
Que les soupirs et les gémissements

Digitized by Google

Soient le seul écho de l'airain funèbre,
Dont les sons funèbres répètent :
Juliette est morte! Juliette n'est plus!

Air.

Elle n'est plus, cette fleur, la plus belle du printemps,
Dont les fraiches couleurs enchantaient notre vue!
Ces beaux yeux, qui brillaient de l'éclat du jour naissant,
Se sont éteints dans l'éternelle nuit!

LE CHŒUR.

Éclatez, etc.

Air.

Elle n'est plus, elle n'est plus! Elle ne laisse après elle
Ni sa beauté ni sa belle âme.
O mort! comment as-tu pu détruire à la fois,
Et l'espoir de son amant, et la joie de sa famille?

LE CHŒUR.

Éclatez, etc.

Air.

Ange d'innocence, abaisse tes regards;
Vois notre douleur sincère,
Oh! donne-nous la force de supporter nos maux,
De supporter ta perte.

LE CHŒUR.

Éclatez, etc.

(Après les prières finies, on enlève le corps de Juliette de dessus le catafalque, et on le porte au milieu de sa sépulture.)

Digitized by Google

SCÈNE II

La scène change, et présente la ville de Mantoue.

ROMEO *seul.*

Si je puis me fier au sommeil, et voir la vérité dans ses illusions flatteuses, mes songes me présagent de joyeuses nouvelles qui sont sur le point de m'arriver. L'âme qui règne dans mon sein repose légère sur son trône, et durant tout ce jour, un sentiment nouveau pour moi m'élève au-dessus de la terre, et me remplit d'idées riantes et fortunées. J'ai rêvé que mon épouse est venue en ces lieux, et m'a trouvé sans vie. — Etrange songe, qui laisse à un homme mort la faculté de penser! — et que ses baisers ont soufflé la vie sur mes lèvres; que je me suis ranimé et vu assis sur le trône d'un empereur. O ciel! quelle est donc la douceur des jouissances réelles de l'amour, puisque ses vaines images, présentées par un songe, versent tant de joie dans le cœur!

(*Baltazar entre.*)

Des nouvelles de Vérone! — Eh bien, Baltazar! ne m'apportes-tu pas des lettres du frère Laurence? Comment se porte ma Juliette? Mon père jouit-il d'une bonne santé? Comment se porte ma Juliette? Je te fais deux fois cette question; car rien ne peut être mal, si ma Juliette est bien.

BALTAZAR.

Juliette est bien; ainsi rien ne peut être mal..... son âme immortelle vit parmi les anges, et son corps repose dans le tombeau

Digitized by Google

des Capulet. Je l'ai vue couchée sous la voûte où dort sa famille, et je suis parti sur-le-champ pour venir vous l'apprendre. Oh ! pardonnez, si je vous apporte ces funestes nouvelles ; vous ne m'avez laissé à Vérone que pour m'acquitter de ce devoir.

ROMEO.

En est-il ainsi ? — A présent, je te défie, fatale destinée. — (*A Baltazar.*) Tu connais ma demeure. Va.... apporte-moi de l'encre et du papier, et fais-moi préparer des chevaux : je pars de ces lieux cette nuit.

BALTAZAR.

Excusez-moi, seigneur : mais je n'ose vous laisser seul : vos yeux ternes et farouches semblent annoncer quelque dessein funeste.

ROMEO.

Va, tu te trompes. Laisse-moi, et fais ce que je t'ordonne. — N'as-tu point de lettres du religieux pour moi ?

BALTAZAR.

Non, mon cher maître.

ROMEO.

N'importe. Pars, et songe à m'amener des chevaux : je te rejoins dans le moment.

(*Baltasar sort.*)

Oui, Juliette, je veux reposer avec toi cette nuit : cherchons les moyens. — O idée de destruction ! Que tu es prompte à entrer dans les pensées de l'homme au désespoir ! (*Il rêve.*) Je me souviens d'un apothicaire, qui demeure ici aux environs, je l'ai remarqué dernièrement ; il était couvert de méchants lambeaux. Des yeux caves sous d'épais sourcils ; — il triait des simples : — un visage hâve, maigre !

Digitized by Google

L'affrense misère l'avait rongé jusqu'aux os! Du plancher de sa boutique mal fournie, pendaient une tortue de mer, un crocodile empaillé et d'autres peaux de poissons informes; autour de ses tablettes de stériles rangées de tiroirs étiquetés et vides; des vases d'une terre verte et grossière, des vessies et des herbes vieillies, de méchants paquets de ficelle, et quelques pains de roses surannés, clair-semés çà et là, pour servir de montre. En voyant sa profonde misère, je me disais à moi-même: Si un homme avait besoin de poison, quoique la vente en soit punie de mort à Mantoue, voilà un malheureux qui lui en vendrait! Oh! cette pensée était donc un pressentiment du besoin que j'étais près d'en avoir; et il faut que ce misérable m'en vende. — Autant que je m'en souviens, c'est ici ma demeure. — Comme c'est aujourd'hui une fête, la boutique du pauvre hère est fermée. Holà, holà, apothicaire!

L'APOTHICAIRE *paraît avec un visage hideux: il est couvert de haillons, et s'écrie d'une voix cassée:*

Qui m'appelle de ce ton?

ROMEO.

Homme, approche. Je vois que tu es pauvre; tiens, voilà quarante ducats; donne-moi une drachme de poison, mais d'un poison violent et prompt, qui se répande dans toutes les veines avec tant d'activité, que l'homme lassé de vivre qui l'aura pris, tombe mort, et que la vie soit chassée du corps avec la violence dont la poudre qui s'enflamme se précipite des flancs du bronze homicide.

L'APOTHICAIRE.

J'ai de ces poisons mortels; mais la loi de Mantoue punit de mort quiconque en débite.

Digitized by Google

ROMEO.

Quoi ! tu es dénué de tout, en proie à l'indigence, et tu as peur de mourir ? La famine dévore tes joues : le besoin et la souffrance sont peints dans tes yeux hagards ; la pauvreté et le mépris qui la suit sont attachés à toi. Le monde ni ses lois ne sont point tes amis ; le monde n'a point fait de loi pour t'enrichir : brave donc ses lois, sors de ta misère et prends cet or.

L'APOTHICAIRE.

C'est ma pauvreté et non pas ma volonté qui l'accepte.

(*Il sort.*)

ROMEO.

C'est ta pauvreté que je paye, et non ta volonté.

L'APOTHICAIRE *reparaît.*

Mettez cette drogue dans telle liqueur que vous voudrez, buvez-la, et eussiez-vous la force de vingt hommes ensemble, elle vous aura bientôt expédié.

ROMEO.

Tiens, voilà ton or ; poison plus funeste pour le cœur des mortels, et qui commet bien plus de meurtres dans ce monde abhorré, que ces chétives compositions que tu n'as pas la liberté de vendre. C'est moi qui te vends du poison : toi, tu ne m'en as pas vendu. — Adieu : achète de quoi te nourrir. et remets de la chair sur ton squelette. (*Ils se séparent et sortent.*) Viens, breuvage ami de mon cœur, tu n'es pas un poison pour moi : viens avec moi au tombeau de Juliette : c'est là que tu dois me servir.

Digitized by Google

SCÈNE III

Le monastère des franciscains de Vérone.

FRÈRE JEAN *paraît et frappe à la porte.*

Vénérable Laurence, mon frère ! ouvrez.

DOM LAURENCE *vient à lui.*

Je crois entendre la voix du frère Jean. — Soyez le bienvenu de Mantoue : quelles nouvelles de Roméo ? Ou s'il a écrit ses sentiments, donnez-moi sa lettre.

FRÈRE JEAN.

Sur le point de partir, j'allais chercher un frère de notre ordre pour m'accompagner : il était à visiter les malades de cette ville ; je le trouvai ; mais les gardes de la ville soupçonnant que nous étions tous deux dans une maison infectée de la contagion, ont fermé les portes et n'ont jamais voulu nous laisser sortir. Ma course vers Mantoue a été arrêtée là.

DOM LAURENCE.

Qui donc a porté ma lettre à Rome ?

FRÈRE JEAN.

Je n'ai pu l'envoyer, je l'ai encore dans mes mains. Je n'ai même pas pu trouver de messager qui vous la rapportât, tant ils redoutaient la contagion !

DOM LAURENCE.

O funeste contre-temps ! Par notre saint

Digitized by Google

fondateur, cette lettre n'était pas indifférente ! Elle portait un message de la plus grande importance, et ce retard peut entraîner les plus grands malheurs. — Frère Jean, pars, va me chercher un levier de fer, et me l'apporte promptement dans ma cellule.

FRÈRE JEAN.

Je vais le chercher.

(*Il sort.*)

DOM LAURENCE.

Il est temps que je me rende sous la voûte sépulcrale, et avant trois heures je dois éveiller la belle Juliette. — Elle va me charger de malédictions, en apprenant que Romeo n'a pas eu connaissance de ce qui vient d'arriver : mais je récrirai de nouveau à Mantoue, et je garderai Juliette dans ma cellule jusqu'à l'arrivée de Romeo. — Pauvre Juliette, renfermée toute vivante dans la tombe d'un mort !

(*Il sort.*)

SCÈNE IV

Le théâtre représente le bas-côté d'une église souterraine et une partie du cimetière qui en dépend. Toute la face est occupée par des tombeaux, dont plusieurs sont ouverts et laissent voir la gradation de la destruction. On aperçoit au milieu de la scène un monument plus remarquable et plus élevé, sur le frontispice duquel on lit ce nom : CAPULET. Il est couvert de larmes, de croix et de tous les attributs de la mort. Une porte épaisse avec des barres de fer le ferme; les intervalles entre les tombeaux sont couverts de têtes de morts et d'ossements confusément épars. Cette lugubre décoration ne reçoit d'autre lumière que la lueur d'une seule lampe; des chouettes et d'autres oiseaux qui hantent les cimetières

Digitized by Google

poussent, dans le lointain, des cris plaintifs; quelques-uns traversent le théâtre en volant.

PARIS *entre suivi d'un* PAGE, *qui porte un flambeau et une corbeille de fleurs.*

PARIS.

Page, donne-moi ton flambeau. (*Il le prend.*) Eloigne-toi et te tiens à l'écart. — Non, remporte-le (*Il le rend*) : je ne veux pas être vu. Va te coucher là-bas sous ces cyprès, et applique ton oreille à la terre : nul pied ne foulera le cimetière, que tu n'entendes ses pas, tant sa surface est affaiblie et mouvante à force d'y creuser des tombeaux ! Si tu entends quelqu'un approcher, avertis-moi par un coup de sifflet. — Donne-moi ces fleurs. Fais ce que je t'ordonne, va.

LE PAGE, *s'en allant.*

Je suis effrayé de rester seul ici dans ce cimetière : cependant, je vais m'y aventurer.

(*Il s'éloigne.*)

PARIS, *jetant des fleurs à la porte du monument.*

Tendre rose, je sème des fleurs sur l'entrée de ton lit. Belle Juliette, qui partages le séjour des anges, accepte ce dernier hommage de ma main. Vivante, je t'honorai ; morte, je viens rendre à ta tombe ces tristes et derniers devoirs.

(*Le page siffle.*)

Mon page m'avertit que quelqu'un approche ; quel pied sacrilége erre dans ces lieux pendant la nuit ? Vient-on troubler mes tristes fonctions et le culte d'un fidèle amour ? (*Il aperçoit un flambeau.*) Comment, avec un

Digitized by Google

flambeau ? O nuit ! cache-moi un moment dans tes voiles.

(*Paris se retire et se cache derrière le caveau.*)

SCÈNE V

ROMEO *paraît vêtu de noir, la tête nue et les cheveux épars. Il est armé d'un poignard et d'une épée.* BALTAZAR *le précède avec un flambeau et un levier de fer.*

ROMEO.

Donne-moi cette bêche et ce lourd levier : toi, prends cette lettre, et demain dès le jour, songe à la remettre à mon père. Donne-moi ton flambeau. Sur ta vie, je t'enjoins, quoi que tu puisses entendre ou voir, de rester au loin à l'écart, et de ne pas m'interrompre dans le cours de mes résolutions. Si je descends dans cet asile de la mort, c'est pour contempler encore les traits de ma bien-aimée; je veux aussi ôter de son doigt insensible un anneau précieux, un anneau dont j'ai besoin pour un usage qui est cher à mon cœur. Ainsi éloigne-toi de moi : va-t'en. — Si, poussé par un soupçon curieux, tu reviens épier ce que j'ai dessein d'exécuter, par le ciel, je te déchirerai en pièces, et je joncherai de tes lambeaux ce cimetière affamé. L'heure, le lieu, mes projets sont sauvages et farouches ; ils sont plus terribles, plus inexorables que les tigres ou la mer en furie.

BALTAZAR.

Je vais me retirer, seigneur, et je ne vous troublerai point.

Digitized by Google

ROMEO, *lui donnant sa bourse.*

C'est en m'obéissant que tu me prouveras ton attachement. Emporte cette lumière. Vis et sois heureux. Adieu, honnête serviteur.

BALTAZAR, *à part.*

C'est parce que je le suis, que je veux me cacher ici autour. Ses regards m'ont rempli d'effroi; je redoute ses desseins.

(*Il sort.*)

ROMEO, *s'avançant avec fureur près du monument, le levier à la main.*

Toi, détestable gouffre, bouche de la mort, qui as englouti ce que la terre possédait de plus précieux; c'est ainsi que je force tes barrières pourries de s'ouvrir. Tu dois être assouvie, mais je veux te gorger encore d'une nouvelle proie.

(*Il frappe à grands coups et fait tous ses efforts pour enfoncer la porte. Elle résiste à ses coups redoublés qui font retentir la voûte. Au bruit, Paris approche et se présente à lui.*)

PARIS, *reconnaissant Romeo, qu'il croit venu pour insulter aux cendres des Capulet, ses ennemis.*

C'est lui, c'est ce hautain Montaigu, ce banni, qui a tué mon cousin, meurtre dont le chagrin, à ce qu'on croit, a causé la mort de la belle Juliette. Sans doute il vient ici dans quelque lâche dessein, pour insulter à ces cendres inanimées. Je veux le saisir. — Suspends tes efforts impies, vil Montaigu : peut-on poursuivre la vengeance au delà de la mort? Lâche proscrit, je te saisis et t'arrête; obéis et suis-moi : car il faut que tu meures.

Digitized by Google

ROMEO.

Oui, il le faut, et c'est pour mourir que je suis ici. Jeune homme, ne tente point un homme désespéré ; fuis de ce lieu et laisse-moi. Vois tous ces morts et que leur vue t'épouvante. Je t'en conjure, jeune homme, ne charge point ma tête d'un autre crime, en me forçant à la fureur. Oh ! va-t'en. Par le ciel, je t'aime plus que moi-même ; car je viens en ce lieu armé contre mes jours. Ne m'arrête plus, va-t'en, et dis que la pitié d'un furieux t'a commandé de fuir.

PARIS.

Je brave ta pitié, et je te saisis au corps comme un coupable, qu'un dessein criminel a conduit en ce lieu.

ROMEO.

Tu veux donc me provoquer ? Eh bien ! songe à te défendre, jeune homme.

(*Ils se battent ; Paris tombe près du tombeau.*)

LE PAGE.

O ciel ! ils se battent : je cours avertir les gardes de la ville.

PARIS, *blessé et étendu par terre.*

Oh ! je suis mort. S'il te reste de la pitié, ouvre la tombe et me couche à côté de Juliette.

ROMEO.

D'honneur, je le ferai. (*Il retourne le corps avec le pied.*) Laisse-moi parcourir tes traits, cousin de Mercutio, noble Paris ! — Que m'a dit Baltazar, lorsque mon âme agitée ne faisait nulle attention à lui pendant la route ? Je crois qu'il m'a dit que Paris aurait épousé Juliette. Ne me l'a-t-il pas dit ; ou l'aurais-je

Digitized by Google

rêvé ? — Ou bien le délire de mon imagination, en l'entendant parler de Juliette, m'aurait-il inspiré cette idée ? — Oh ! donne-moi ta main, toi dont le nom était écrit avec le mien dans le livre du malheur ; je veux t'ensevelir dans un tombeau glorieux. Que dis-je ? Un tombeau ? Non, c'est un paradis, jeune infortuné ; car Juliette y repose ; et l'éclat de sa beauté remplit cette voûte de lumière et d'allégresse. (*Il couche Paris dans le monument.*) — Combien de fois des hommes, à l'article de la mort, ont eu un rayon de joie ! C'est ce qu'on nomme l'éclair avant-coureur du trépas. Oh ! je puis donner ce nom au sentiment que j'éprouve. — O mon amante, mon épouse ! la mort, qui a sucé l'ambroisie de ton haleine, n'a pas encore eu de pouvoir sur ta beauté ; elle éclate encore sur tes levres vermeilles, sur tes joues de rose, et dans tous tes traits : la mort ne t'a pas conquise tout entière. — Tybalt, te voilà donc couché dans ton linceul sanglant ! Quelle faveur plus grande puis-je te faire, que de détruire de la même main qui a moissonné ta jeunesse, la jeunesse de l'homme qui fut un moment ton ennemi ? Cher cousin, pardonne. — O chère Juliette ! pourquoi es-tu si belle encore ? Non, je ne sors plus de ce sombre palais. C'est ici que je veux fixer ma demeure avec les vers qui sont maintenant ta compagnie ; oui, c'est ici que je veux établir mon éternel repos, et secouer le joug des étoiles ennemies, en me séparant de ce corps lassé du monde et de la vie. Mes yeux, jetez sur elle votre dernier regard : mes bras embrassez-la pour la dernière fois ; et vous, mes lèvres, par où la vie respire, scellez d'un baiser légitime un pacte éternel avec l'insatiable mort. — (*A un pauvre son.*) Viens, guide sinistre et fâcheux, pilote du désespoir, précipite et brise maintenant

Digitized by Google

sur les écueils ma barque fatiguée de la mer et de ses erreurs. Voici pour boire à mon amante ! (*Il boit le poison.*) O fidèle apothicaire, tu ne m'as point trompé ! Ton breuvage est prompt dans ses effets. — Avec ce baiser, je meurs.

(*Il expire en embrassant Juliette.*)

DOM LAURENCE *entre avec une lanterne, un levier et une bêche.*

O saint François, sois mon guide ! O combien de fois dans la nuit mes pieds affaiblis par l'âge ont heurté contre ces tombeaux ! — Qui vient ici ?

BALTAZAR *accourt.*

Un ami, bien connu de vous.

DOM LAURENCE.

Le bonheur t'accompagne ! Dis-moi, mon ami, quel est ce flambeau là-bas, qui prête en vain sa lumière à ces têtes privées de leurs yeux ? Autant que je puis en juger, il brûle dans le monument des Capulet.

BALTAZAR.

Oui, père vénérable, c'est là qu'il brûle. — Il éclaire mon maître, qui fut chéri de vous.

DOM LAURENCE.

Qui, ton maître ?

BALTAZAR.

Romeo.

DOM LAURENCE.

Combien de temps y a-t-il qu'il est là ?

BALTAZAR.

Une grande demi-heure.

Digitized by Google

DOM, LAURENCE.

Entre avec moi sous la voûte.

BALTAZAR.

Je n'ose. Mon maître ignore que je n'ai pas quitté ce lieu; et d'un regard terrible il m'a menacé de la mort, si je revenais épier ses desseins.

DOM LAURENCE.

Eh bien! reste donc ici. J'y entrerai seul. La crainte s'empare de moi : oh! je tremble qu'il ne soit arrivé quelque accident funeste.

BALTAZAR.

Comme je dormais sous ce cyprès que vous voyez, j'ai rêvé que mon maître se battait avec un autre homme, et que mon maître l'a tué.

DOM LAURENCE, *avançant*.

Romeo! Hélas! hélas! A qui est le sang qui arrose les pierres de l'entrée du caveau? Que signifient ces épées ainsi sans maîtres, dispersées dans cet asile de paix, et teintes d'un sang livide? O Romeo! c'est toi que je vois pâle et sans vie! — Un autre encore! Quoi, Paris aussi! tous deux baignés dans leur sang! Ah! quelle heure malheureuse a été souillée de ce lamentable désastre? — Juliette se ranime!

JULIETTE, *se réveillant de sa léthargie*.

O père secourable, où est mon époux? Je me rappelle bien en quel lieu je devrais être en ce moment, et je me trouve ici! Où est mon cher Romeo?

DOM LAURENCE.

J'entends du bruit. — Juliette, sortez de

Digitized by Google

cet antre contagieux de la mort, et d'un sommeil contre nature. Une puissance plus forte que la nôtre, et à laquelle nous ne pouvons résister, a traversé nos desseins. Venez, sortez de ce lieu. Votre époux, qui vit dans votre cœur, est là gisant et mort, et Paris aussi. — Suivez-moi, je vais vous faire entrer dans une communauté de saintes religieuses. Ne vous arrêtez pas à me faire des questions : la garde approche : venez, venez, chère Juliette, je n'ose m'arrêter un moment de plus

(*Il sort.*)

JULIETTE.

Va, laisse-moi en ce lieu; je n'en veux plus sortir. — Que vois-je? Une coupe enfermée dans la main de mon fidèle amant! Le poison, je le vois, a tranché sa jeune vie. (*Elle prend la coupe.*) O ingrat! d'avoir tout épuisé, sans laisser quelques gouttes amies à ton épouse, pour la secourir après toi! Je veux baiser tes lèvres : peut-être y recueillerai-je encore quelques restes du poison, assez du moins pour me donner la mort que je désire. Ah! tes lèvres sont tièdes encore!

(*La garde et le page entrent dans le monument, mais sans être vus.*)

L'OFFICIER DE GARDE.

Conduis-nous, jeune homme. Par quel chemin?

JULIETTE.

Oui, j'entends du bruit! Je vais hâter l'instant. (*Elle cherche autour d'elle et trouve un poignard.*) O heureux poignard! voici le fourreau; toi, va pourrir ici, et laisse-moi mourir.

(*Elle se frappe de plusieurs coups.*)

Digitized by Google

LE PAGE, *à l'officier.*

Voici l'endroit : là où brûle ce flambeau.

L'OFFICIER.

La terre est ensanglantée : cherchez autour du cimetière ; allez, quelque gardes, et tout homme que vous rencontrerez, saisissez-le. O spectacle de pitié ! Voilà le comte mort ici ; et Juliette nageant dans son sang, toute tiède encore : elle est ensevelie depuis deux jours, et il n'y a qu'un moment qu'elle vient d'expirer ! Allez instruire le prince. Courez chez les Capulet, avertissez les Montaigu. Vous autres, cherchez encore... Voilà bien le lieu où se sont passées ces affreuses scènes ; mais pour en pénétrer la cause, il faudra que nous ayons fait d'autres découvertes.

(*Quelques gardes entrent avec Baltazar.*)

SECOND GARDE.

Voici le page de Romeo, nous l'avons trouvé dans le cimetière.

L'OFFICIER.

Assurez-vous de lui, jusqu'à l'arrivée du prince.

(*Un autre garde arrive avec le père Laurence.*)

TROISIÈME GARDE.

Voici un religieux qui tremble, soupire et pleure. Nous avons ôté de ses mains cette bêche et ce levier, et nous l'avons trouvé traversant ce côté du cimetière.

L'OFFICIER.

De violents soupçons ! Arrêtez aussi ce religieux.

Digitized by Google

SCÈNE VI

LE PRINCE *arrive avec sa suite.*

Quel malheur a devancé le jour, et vient interrompre si matin notre repos?

(*Capulet et sa femme s'avancent.*)

CAPULET.

Quel peut donc être l'objet de ces cris aigus?

LADY CAPULET.

Le peuple crie dans les rues, *Romeo;* d'autres, *Juliette;* d'autres, *Paris*. Et tous courent en poussant des clameurs vers notre monument.

LE PRINCE.

Quelles sont donc ces terreurs, dont le bruit épouvante nos oreilles?

UN GARDE.

Mon souverain, ici est le comte Paris tué, et Romeo mort, et Juliette, qu'on disait morte il y a deux jours, n'est pas froide encore, elle vient d'être tuée.

LE PRINCE.

Continuez vos recherches, et tâchez de découvrir comment ce carnage affreux est arrivé.

LE GARDE.

Voici un religieux, et le page de Romeo, que nous avons trouvés avec des instruments propres à ouvrir ces tombeaux.

Digitized by Google

CAPULET.

O ciel ! ô ma femme ! voyez comme notre fille nage dans le sang ! Ce poignard s'est mépris : voyez, en voilà le fourreau vide posé sur le dos d'un Montaigu. Et le fer s'est égaré dans le sein de ma fille !

LADY CAPULET.

O malheureuse ! ce spectacle de mort est pour moi le signal funèbre qui appelle ma vieillesse au tombeau.

(*Montaigu paraît.*)

LE PRINCE.

Approche, Montaigu : tu t'es levé dès le jour, pour voir ton fils et ton héritier déjà couché sur la poussière.

MONTAIGU.

Hélas ! prince, ma femme est morte cette nuit : la douleur de l'exil de mon fils l'a suffoquée. Quels malheurs nouveaux conspirent encore contre ma vieillesse ?

LE PRINCE.

Regarde, et vois.

MONTAIGU.

O fils cruel ! quelle barbarie à toi, de devancer ton père au tombeau !

LE PRINCE.

Ferme pour un moment la bouche du reproche, jusqu'à ce que nous ayons pu éclaircir ces mystères, et en découvrir la source, la cause et les progrès ; et alors je me range moi-même du parti de vos malheurs, et me charge de vous conduire à la mort. En attendant, contenez-vous, et que la patience impose silence à vos plaintes. (*Aux gardes.*) Qu'on

Digitized by Google

amène devant moi les parties soupçonnées

LE RELIGIEUX.

Je suis le plus soupçonné, et le moins capable de l'action. Le temps et le lieu déposent contre moi de cet affreux carnage; et je comparais ici pour m'accuser et me justifier, me condamner et m'absoudre.

LE PRINCE.

Hâtez-vous d'expliquer de suite tout ce que vous savez.

LE RELIGIEUX.

Je serai court; aussi bien mon haleine ne suffirait pas à la longueur de ce triste récit. — Romeo, qui est là mort, était l'époux de Juliette, et Juliette, que vous voyez là gisante, était l'épouse fidèle de Romeo. C'est moi qui les avais unis, et le jour de leur mariage secret fut le dernier des jours de Tybalt, dont la mort prématurée a banni de cette ville le nouvel époux de Juliette. C'était l'exil de Romeo, et non la mort de Tybalt, que Juliette pleurait. Vous, Capulet, pour l'arracher à sa douleur, vous l'avez promise au comte Paris, que vous avez voulu la contraindre d'épouser. Ce fut alors qu'elle vint me trouver, et, les yeux égarés, elle me pressa de lui fournir les moyens de se préserver de ce second mariage, en menaçant de se tuer elle-même dans ma cellule, et sous mes yeux. Moi, usant des secrets de mon art, je lui donnai un breuvage assoupissant qui a rempli l'effet que je me proposais. Il a répandu sur elle une image parfaite de la mort. Dans l'intervalle, j'écris à Romeo de revenir dans ce lieu, pendant cette fatale nuit, pour m'aider à l'ôter de ce tombeau emprunté; c'était le terme où la force du breuvage devait cesser.

Digitized by Google

Mais par un malheureux contre-temps, le religieux qui portait ma lettre a été retardé, et ma lettre me revint hier au soir; moi, resté seul, je suis venu à l'heure marquée où Juliette devait se réveiller, dans l'intention de la faire sortir de cette voûte sépulcrale, et de la tenir cachée dans ma cellule, jusqu'à ce que j'eusse une occasion favorable d'envoyer instruire Romeo. Mais lorsque j'arrivai dans ce lieu, quelques minutes avant le moment du réveil de Juliette, je trouvai le noble Paris étendu ici sur la terre; et le fidèle Romeo mort. Juliette s'éveille; je la presse de sortir de cette voûte, et de supporter avec patience cette œuvre du ciel; mais un bruit qui est survenu m'a effrayé et chassé de ces tombeaux: elle, en proie à son désespoir, n'a jamais voulu me suivre; et, selon toute apparence, elle a elle-même attenté à ses jours. C'est là tout ce que je sais: sa nourrice est instruite de son mariage. Si dans ma conduite en tout ceci il est arrivé quelque malheur par ma faute, que ma vie, déjà usée par l'âge, soit sacrifiée à la rigueur des lois les plus sévères: je ne peux perdre que quelques heures.

LE PRINCE.

Nous t'avons toujours connu pour un saint religieux. Où est le page de Romeo? Qu'a-t-il à nous apprendre sur cet événement?

BALTAZAR.

Je portais à mon maître la nouvelle du trépas de Juliette. Aussitôt il part de Mantoue et vient droit à ce lieu même, à ce monument. Là, il m'ordonne de remettre dès le jour cette lettre à son père, et me menace de la mort, en descendant dans cette voûte,

Digitized by Google

si je ne le quittais pas et ne le laissais pas seul.

LE PRINCE.

Donne-moi la lettre; je veux la lire. Où est le page du comte, qui est venu chercher les gardes? — (*Au page.*) Toi, qu'a fait ton maître en ce lieu?

LE PAGE.

Il y est venu avec des fleurs, pour les jeter sur le tombeau de Juliette, et il m'a ordonné de me tenir à l'écart; je lui ai obéi. Dans le moment survient un homme avec un flambeau; il s'efforce d'ouvrir le monument, et bientôt après mon maître a fondu sur lui l'épée à la main; moi, j'ai couru avertir les gardes.

LE PRINCE, *après avoir lu la lettre.*

Cette lettre confirme le récit du religieux, leurs amours, les nouvelles de la mort de Juliette; et Romeo mande ici qu'elle a acheté du poison d'un apothicaire pauvre, et qu'il est venu à ce monument pour y mourir, et reposer auprès de Juliette.— Où sont ces deux ennemis, Capulet, Montaigu? Voyez quel châtiment est tombé sur vos haines. Le ciel a trouvé le moyen de détruire votre bonheur par l'amour; et moi, pour avoir fermé les yeux sur vos querelles, j'ai perdu deux parents. Nous sommes tous punis.

CAPULET.

O Montaigu, ô mon frère, donne-moi ta main; ce sera le douaire de ma fille: je ne peux rien te demander de plus.

MONTAIGU.

Et moi je puis te donner davantage. Je ferai élever la statue de Juliette en or pur; et tant

Digitized by Google

que Vérone subsistera, nulle statue n'égalera celle de la tendre et fidèle Juliette.

CAPULET.

Je veux que près d'elle on élève aussi en or pur la statue de Romeo : chétifs sacrifices pour expier nos inimitiés !

LE PRINCE.

L'aurore de ce jour apporte avec elle une triste et sombre paix. Sortez de ce lieu, et allez vous entretenir de ces tristes aventures. Quelques-unes seront pardonnées, quelques-unes aussi seront punies. Jamais histoire ne fut plus tragique que celle de Juliette et de son cher Romeo.

(*La scène se ferme.*)

FIN DE ROMÉO ET JULIETTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHANGEMENTS

FAITS PAR GARRICK

DANS LE CINQUIÈME ACTE DE ROMEO ET JULIETTE

SCÈNE V

PARIS

Oh! je suis mort! S'il te reste quelque pitié, ouvre la tombe, et me couche à côté de Juliette.

ROMÉO

D'honneur, je le ferai. (*Il retourne le corps avec le pied*). Laisse-moi parcourir tes traits. (*A Paris.*) Donne-moi ta main, toi dont le nom était écrit avec le mien dans le livre du malheur; je veux t'ensevelir dans un tom-

Digitized by Google

beau glorieux. Que dis-je, un tombeau! non, c'est un paradis, jeune infortuné, car Juliette y repose.

Enfin, à force de coups, il enfonce la porte, les deux battants s'ouvrent ; on voit l'intérieur d'un caveau imité de ceux qui sont dans quelques églises. Outre plusieurs corps de Capulet qui remplissent des cercueils, il y en a d'autres debout autour de la voûte. Les murailles sont enduites de cette croûte de salpêtre d'un vert obscur que forme l'humidité dans ces lieux souterrains. Juliette paraît sur le devant, couchée dans sa bière, ensevelie dans un suaire, tenant un crucifix : son visage est découvert et sa bière ouverte suivant l'usage d'Italie ; une lampe sépulcrale suspendue à la voûte, ajoute à la ténébreuse horreur du lieu, et rend tous les objets livides.

ROMEO *semble être partagé entre le frémissement et le respect : il se jette à genoux devant la bière de Juliette.*

O amante adorée, ô mon épouse ! l'affreuse mort, qui a sucé l'ambroisie de ton haleine, n'a point eu le pouvoir de détruire tes charmes : tu n'es pas encore conquise ; le coloris de la rose est sur tes joues, et un vif incarnat anime encore tes lèvres. Dis, Juliette, pourquoi es-tu si belle encore ? — Ici je veux établir mon éternel repos, et secouer enfin le joug des étoiles ennemies, en me séparant de ce corps lassé du monde et de la vie. — (*Au poison.*) Viens, ô toi, guide sinistre et fâcheux pilote du désespoir, brise sur les écueils ma barque fatiguée d'errer. — Poison, voici l'heure pour laquelle je t'avais réservé. (*Il tire de sa poche un vase fermé, dans lequel est le poison, et l'ouvre.*) Voici pour boire à toi, ma bien-aimée. (*Il boit le poison.*) O mes yeux, jouissez de votre dernier regard ; mes bras, pressez-la

Digitized by Google

pour la dernière fois contre mon cœur ; et vous, mes lèvres, imprimez sur sa bouche un chaste baiser. (*Il se penche pour l'embrasser.*) Arrêtons : elle respire, elle s'agite !

Dans ce moment, Juliette se lève lentement, comme un spectre, du fond de sa bière, et se met sur son séant, les yeux fermés et toujours le crucifix entre les mains. Romeo, saisi d'horreur, tombe à la renverse, et ne revient à lui que longtemps après.

JULIETTE, *avec une voix lugubre.*

Où suis-je ? Défendez-moi.

ROMEO, *avec transport.*

Elle vit ! elle respire ! elle parle, et nous pourrons être heureux encore ! O destin propice ! tu me payes dans ce seul moment tous les maux que j'ai soufferts. — Lève-toi, ma Juliette, quitte ce séjour de ténèbres et d'horreur, tombe dans les bras de ton cher Romeo, viens respirer la vie sur ses lèvres, et renais à la lumière et à son amour.

(*Il lui prend la main.*)

JULIETTE, *regardant autour d'elle d'un air égaré.*

Bénissez-moi, grand Dieu ! Quel froid je sens ! Qui est là ?

ROMEO.

Ton époux ; c'est ton Romeo, Juliette, qui passe du désespoir à une joie ineffable. Sors de ce tombeau, fuyons ensemble.

(*Il l'enlève et l'ôte de sa bière.*)

JULIETTE, *résistant.*

Pourquoi me fait-on violence ? Je n'y consentirai jamais..... Mes forces peuvent m'a-

Digitized by Google

bandonner, mais ma volonté est immuable..... Je ne veux point épouser Paris..... Romeo est mon époux.

ROMEO.

Ses sens sont encore égarés : Dieu du ciel, rends-lui-en l'usage! — Romeo est ton époux: je suis Romeo; et toutes les puissances réunies de la terre et des hommes ne pourront jamais rompre nos nœuds ni t'arracher de mon cœur.

JULIETTE.

Je reconnais cette voix : sa douceur m'enchante et rassure mon âme effrayée. — A présent je me rappelle chaque circonstance. O mon amant ! ô mon époux! (*Elle s'avance pour l'embrasser. Dans le moment le poison agit sur Romeo, qui lutte en vain contre lui.*) Pourquoi m'évites-tu, Romeo? Laisse-moi toucher ta main et respirer le parfum de tes lèvres. — Tu me glaces de terreur : parle. Oh! faismoi entendre une autre voix que la mienne. sous ces voûtes effrayantes, où je vais retomber..... Mes genoux chancellent, soutiens ta Juliette.

ROMEO, *chancelant.*

Hélas! je ne le puis : je n'ai plus de forces; moi-même j'aurais besoin de ton faible appui. Cruel poison!....

JULIETTE.

Du poison! Que dit mon époux? Ta voix tremblante, tes lèvres décolorées, tes yeux éteints, la mort sur ton visage.....

ROMEO.

Il est trop vrai; je lutte sans espoir contre

Digitized by Google

elle. Les transports que j'ai éprouvés lorsque j'ai entendu ta voix, que j'ai vu tes yeux s'ouvrir, ont suspendu pour un moment sa course impétueuse, et toutes mes pensées étaient mon bonheur et toi; mais, à présent, le poison coule dans mes veines.

(*Les effets du poison sont rendus par Romeo avec la vérité de la nature: il se courbe, il se relève, et paraît presser avec ses mains son sein douloureux, et de temps en temps il lui échappe des cris.*)

Je n'ai pas le temps de te raconter..... Mon destin m'a conduit dans ce lieu..... pour te dire le triste et dernier adieu de mon amour, et mourir avec toi.

JULIETTE.

Mourir? Ah! ciel, Laurence m'a-t-il trompée?

ROMEO.

Je ne comprends point ce discours. Je t'ai crue morte: désespéré, j'ai bu ce poison. O fatale précipitation! J'ai ouvert ta bière, j'ai pressé tes lèvres, et je goûtais le bonheur de mourir dans tes bras..... Mais dans cet instant..... Oh!....

JULIETTE.

Et c'était pour te voir ainsi, que je me suis réveillée!

ROMEO.

Toutes mes facultés sont anéanties. La mort et l'amour se disputent le souffle qui me reste... Tous deux me tourmentent et me déchirent; mais la mort est la plus forte: il faut te quitter, Juliette. Barbare, impitoyable sort!..... A la porte des cieux.....

Digitized by Google

JULIETTE.

Tu es dans le délire : repose-toi sur mon sein.

ROMEO.

Les pères ont des entrailles de pierre : ni les prières ni les larmes ne peuvent les attendrir : la nature parle en vain, les enfants sont dévoués au malheur.

JULIETTE, *pleurant.*

Oh ! mon cœur se brise !

ROMEO, *dans le délire.*

Elle est ma femme, nos cœurs sont joints pour jamais l'un à l'autre. Capulet, épargne ta fille ; Paris, arrête, ne tente point de les désunir. Ah !... tu les brises, tu les déchires sans les séparer. Oh ! Juliette ! Juliette !

(Il tombe sur la terre, et après des convulsions il expire.)

JULIETTE.

Attends un moment encore, attends ton épouse, Romeo. Le destin nous marie dans la mort, nous ne faisons qu'un, et nul pouvoir ne pourra nous séparer.

(Elle se jette sur le corps de Romeo, l'embrasse et demeure sans mouvement. Dom Laurence entre, tenant une lanterne, une pioche et une épée.)

DOM LAURENCE, *avançant et regardant autour de lui.*

Oh ! combien de fois dans la nuit mes pas chancelants ont heurté contre ces tombeaux !..... Que vois-je ?..... Quels traits de sang souillent l'entrée et les marbres de ce monument !

Digitized by Google

JULIETTE.

Qui vient en ce lieu ?

DOM LAURENCE.

Juste ciel ! Juliette éveillée, et Romeo mort auprès d'elle !..... Un autre cadavre !..... C'est Paris !.... Oh ! quelle heure désastreuse a été souillée de tant d'horreurs !

JULIETTE, *embrassant le corps de Romeo.*

Il est encore ici, je veux le serrer davantage contre mon sein : ils ne l'arracheront pas de mes bras.

DOM LAURENCE.

Calmez-vous, Juliette ; que la patience....

JULIETTE.

La patience ! *(Elle lève la tête.)* Quelle est cette voix ? — Oh ! te voilà donc, moine abominable ! La patience ! Que parles-tu de patience à une infortunée comme moi ?

DOM LAURENCE.

O trop fatale erreur ! Hélas ! levez-vous, belle infortunée, et fuyez cet empire de la mort.

JULIETTE.

Ne m'approche pas *(Elle ramasse le poignard de Romeo)*, ou ce poignard va venger sur toi la mort de mon époux.

DOM LAURENCE.

Je ne suis pas étonné que vos malheurs vous aient conduite au désespoir.

(On entend plusieurs voix dans l'éloignement.)

Quel bruit entends-je ?... Chère Juliette !

Digitized by Google

fuyons de ces lieux. Un pouvoir au-dessus des forces de l'homme a traversé nos desseins. Venez, hâtez-vous de fuir. Je saurai vous placer ô trop malheureuse épouse, dans une retraite de saintes religieuses. Ne perdez pas le temps à me répondre: — le bruit redouble : fuyons, fuyons, chère Juliette.

(*Il veut l'aider à se relever, et elle le repousse.*)

Oh ! la garde avance..... Je n'ose rester un moment de plus.

(*Il sort.*)

JULIETTE.

Sors, sors de ce lieu ; moi, je n'en veux plus sortir..... Quel objet frappe ma vue? Une fiole ! ah ! c'est elle qui a tranché la pauvre vie de Romeo. (*Elle prend la fiole qu'elle trouve vide.*) O ingrat ! de l'avoir tout épuisée, sans en laisser une seule goutte à ton épouse, pour la secourir après toi. Je veux baiser tes lèvres. (*Elle l'embrasse.*) Peut-être y recueillerai-je encore quelques gouttes du poison secourable.

(*La garde et le page sont entrés dans l'église, mais sans qu'on les voie.*)

L'OFFICIER.

Conduis-nous, page. Quel chemin faut-il suivre ?

JULIETTE.

Écoutons... Encore le son d'une voix ? Je vais hâter l'instant. O heureux poignard ! toi (*Au fourreau qu'elle jette*), va pourrir ici, et laisse-moi mourir.

(*Elle se frappe de plusieurs coups, se courbe sur le poignard pour le mieux enfoncer, le tourne dans ses blessures et les déchire avec fureur; se*

Digitized by Google

précipitant ensuite sur Romeo, elle La garde et le page paraissent.)

LE PAGE.

Mon prince, voilà la place.

(*Le prince entre; Capulet arrive.*)

LE PRINCE.

Quel nouveau malheur a devancé le jour et vient troubler mon repos si matin ?

CAPULET.

Quel est le sujet de ces cris effrayants ? Le peuple en foule dans les rues, crie *Romeo;* d'autres, *Juliette;* d'autres, *Paris;* et tous courent vers notre monument.

LE PRINCE *à l'officier.*

Qu'avez-vous dit ? Quelles terreurs frappé notre oreille épouvantée ?

L'OFFICIER.

Seigneur, à l'entrée de ce caveau, Paris est mort, et Romeo aussi ; et Juliette, qu'on disait morte il y a deux jours, n'est pas froide encore : elle vient d'expirer.

(*Le prince, entrant dans le monument, aperçoit le vieux Montaigu.*)

LE PRINCE.

Approche, Montaigu; tu t'es levé dès le jour pour voir ton fils, ton unique héritier, déjà couché sur la poussière.

MONTAIGU.

Hélas ! prince, ma femme est morte cette nuit ; la douleur de l'exil de Romeo l'a suffo-

Digitized by Google

quée. — Quel nouveau malheur conspire encore contre mes vieux ans ?

LE PRINCE.

Regarde ici, et vois.

MONTAIGU.

O cruel fils ! Quelle barbarie, de devancer ton père au tombeau.

LE PRINCE.

Suspends un moment tes reproches, jusqu'à ce que nous ayons pu éclaircir ces affreux mystères, et en pénétrer l'origine et la cause. Jusqu'à ce moment, modère-toi, et que la patience contienne tes plaintes. (*Aux gardes.*) Amenez devant moi les parties soupçonnées.

DOM LAURENCE, *sortant du milieu de ces tombeaux.*

C'est moi qui parais le plus coupable.

LE PRINCE.

Apprenez-nous donc en peu de mots ce que vous savez de ce désastre ?

DOM LAURENCE.

Écartons-nous de cette scène de carnage ; je vous raconterai tout en d'autres lieux. S'il est arrivé quelque malheur par ma faute, que ma vie, bientôt usée par l'âge, soit sacrifiée à toute la rigueur des lois : je n'y peux perdre que quelques jours.

LE PRINCE.

Nous vous avons toujours connu pour un homme de bien. — Où sont ces ennemis implacables, Capulet, Montaigu ? Eh bien ! con-

Digitized by Google

sidérez à présent quel châtiment est tombé sur vos haines !

CAPULET.

Donne-moi ta main, Montaigu ; mon frère, donne-moi ta main : ce sera le douaire de ma fille ; car je ne puis rien te demander de plus.

MONTAIGU.

Et moi, je puis t'accorder davantage : je veux faire élever la statue de Juliette en or pur ; et tant que Vérone subsistera, nulle autre statue n'y égalera celle de la tendre et fidèle Juliette.

CAPULET.

Et je ferai placer aussi en or pur la statue de Romeo près de son épouse : chétifs sacrifices pour expier nos inimitiés.

LE PRINCE.

L'aurore de ce jour nous amène enfin la paix, mais une paix triste et funeste ! Que le page de Romeo et celui de Paris nous suivent ; nous voulons approfondir encore ces tristes aventures.

(*A Capulet et à Montaigu qui versent des larmes.*)

Et vous, vieillards, sages trop tard, vous avez bien sujet de pleurer ces tragiques effets de vos haines mutuelles. Que de maux découlent de ces discordes domestiques ! Quelle qu'en puisse être la cause, l'effet inévitable et sûr, c'est le malheur.

Digitized by Google

Les autres changements faits par Garrick dans *Romeo et Juliette* se réduisent à très-peu de chose et n'ont aucune importance; mais eu égard à leur peu d'étendue et à la célébrité de leur auteur, nous les donnons ici.

ACTE PREMIER

La troisième scène, entre Capulet et Paris est placée avant la seconde.

Les trois scènes, où Benvolio et Mercutio se trouvent avec Romeo, sont réunies en une seule, qui précède celle de la nourrice avec lady Capulet et Juliette.

ADDITION A LA SECONDE SCÈNE

AU MOMENT OU ROMEO PARAIT

BENVOLIO *à Montaigu.*

Puisque vous le désirez, seigneur, Mercutio et moi nous tenterons de lui arracher son secret; nous sommes intimes avec lui; soit rapport d'âge, de fortune, de naissance, d'é-

Digitized by Google

tudes et de goûts, l'amitié se plaît toujours à assortir des hommes qui se ressemblent.

(*Romeo s'avance vers un bois voisin de Vérone.*)

MERCUTIO, *à Benvolio.*

Vois où il se retire. Ne te l'avais-je pas dit, Benvolio, que nous trouverions ce mélancolique amoureux enfoncé sous quelque ombrage épais dans le silence d'une retraite profonde, les bras entrelacés, comme ces rameaux, en nœud de tristesse?

A la fin de la cinquième scène, Romeo, avant d'entrer dans la salle du bal avec Benvolio et Mercutio, ajoute :

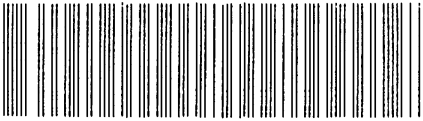
Je veux voir encore une fois les beaux yeux de ma Juliette, y puiser encore plus d'amour et de chagrin. J'épierai le moment favorable, et sous le masque qui me dérobe aux yeux, je lui ferai connaître mes souffrances, en lui taisant mon nom. Si la discorde et la haine séparent nos feux, que du moins l'amour et la paix unissent à jamais nos deux cœurs !

[Garrick (c'est Le Tourneur qui parle) a supprimé aussi quelques vers où Benvolio, Mercutio et dom Laurence, dans le troisième acte, font mention d'une Rosaline, qu'ils devinent pour être la beauté qui fait languir Romeo, et que Romeo oublie tout à fait dès qu'il voit Juliette.]

Paris. — Imprimerie Nouvelle (assoc. ouvrière), 11, rue Cadet.
R. Barré, directeur.

Digitized by Google

BIBC



002394317

X1612/166

Digitized by Google

Massillon. Petit Carême... 1
Mercier. Tableau de Paris.. 3
Milton. Paradis perdu..... 2
Mirabeau. Sa vie, ses Discours 5
Molière. Tartufe. Dépit.... 1
— Don Juan. Précieuses.... 1
— Bourgeois gentilhomme. — Comtesse d'Escarbagnas... 1
— Misanthrope. Femmes savantes..... 1
— L'Avare. Georges Dandin. 1
— Malade imaginaire. Fourberies de Scapin..... 1
— L'Etourdi. Sganarelle..... 1
— L'Ecole des Femmes. Critique de l'Ecole des Femmes 1
—Médecin malgré lui. Mariage forcé. Sicilien..... 1
—Amphitryon. Ecole des Maris 1
— Pourceaugnac. — Les Fâcheux. L'Amour médecin.. 1
Montesquieu. Let^es persanes 2
— Grandeur et Décadence des Romains..... 1
— Le Temple de Gnide..... 1
Ovide. Métamorphoses..... 3
Pascal. Pensées..... 1
— Lettres Provinciales..... 2
Piron. La Métromanie..... 1
Plutarque. Vie de César... 1
— Vie de Pompée. Sertorius. 1
Prévost. Manon Lescaut.... 1
Quinte-Curce. — Histoire d'Alexandre-le-Grand..... 3
Rabelais. Œuvres..... 5
Racine. Esther. Athalie.... 1
— Phèdre. Britannicus..... 1
— Andromaque. Plaideurs... 1
— Iphigénie. Mithridate..... 1
— Bérénice. Bajazet..... 1
Regnard. Voyages..... 1

Regnard. Le Joueur. Folies. 1
— Le Légataire universel.... 1
Roland (M^me). Mémoires... 4
Rousseau (J.-J.). Emile.. 4
— Contrat social..... 1
— De l'inégalité 1
— La Nouvelle Héloïse..... 5
— Confessions..... 5
Saint-Réal. Don Carlos. — Conjuration contre Venise. 1
Salluste. Catilina. Jugurtha. 1
Scarron. Roman comique... 3
— Virgile travesti..... 3
Schiller. Les Brigands..... 1
— Guillaume Tell 1
Sedaine. Philosophe sans le savoir. La Gageure..... 1
Sévigné. Lettres choisies... 2
Shakespeare. Hamlet..... 1
— Roméo et Juliette..... 1
— Othello..... 1
— Macbeth..... 1
— Le Roi Lear..... 1
— Le Marchand de Venise.. 1
— Joyeuses Commères..... 1
— Le Songe d'une nuit d'été. 1
— La Tempête..... 1
— Vie et Mort de Richard III. 1
— Henry VIII..... 1
Sterne. Voyage sentimental. 1
Suétone. Douze Césars..... 2
Swift. Voyages de Gulliver.. 2
Tacite. Mœurs des Germains 1
Tasse. Jérusalem délivrée. 2
Tassoni. Seau enlevé..... 2
Vauban. Dîme royale..... 1
Vauvenargues. Choix..... 1
Virgile. Enéide..... 2
— Bucoliques et Géorgique.. 1
Volney. Ruines. Loi naturelle 2
Voltaire. Charles XII..... 2
— Siècle de Louis XIV..... 4
— Histoire de Russie..... 2
— Romans..... 5
— Zaïre. Mérope..... 1
— Mahomet. Mort de César. 1
— La Henriade..... 1
— Contes en vers et Satires. 1
Xénophon. Retraite Dix mille 1
— La Cyropédie..... 2

Digitized by Google

La **BIBLIOTHÈQUE NATIONALE**, fo
le but de faire pénétrer au sein des plus modes
les plus remarquables de toutes les littératur
ce jour, les principales œuvres de

Alfieri.	*Erasme.*
Arioste.	*Fénelon.*
Bachaumont.	*Florian.*
Beaumarchais.	*Foë* (de).
Beccaria.	*Fontenelle.*
Bernardin de Saint-Pierre.	*Gilbert.*
Boileau.	*Gœthe.*
Bossuet.	*Goldsmith.*
Boufflers.	*Gresset.*
Brillat-Savarin.	*Hamilton.*
Byron.	*Helvétius.*
Cazotte.	*Homère.*
Cervantès.	*Horace.*
César.	*Jeudy-Dugour.*
Chamfort.	*Juvénal.*
Chapelle.	*La Boëtie.*
Cicéron.	*La Bruyère.*
Collin d'Harleville.	*La Fayette* (Mme de).
Condorcet.	*La Fontaine.*
Corneille.	*Lamennais.*
Cornélius Népos.	*La Rochefoucauld.*
Courier (Paul-Louis).	*Lesage.*
Cyrano de *Bergerac.*	*Linguet.*
D'Alembert.	*Longus.*
Dante.	*Mably.*
Démosthènes.	*Machiavel.*
Descartes.	*Maistre* (de).
Desmoulins (Camille).	*Malherbe.*
Destouches.	*Marivaux.*
Diderot.	*Marmontel.*
Duclos.	*Massillon.*
Dupuis.	*Mercier.*
Epictète.	*Milton.*
	Mirabeau.

Voir le Catalogue détaillé dans l'intérieur de

Envoi franco du Catalog

Le volume broché, 25 c.; relié, 45 c. — Fra

Adresser les demandes affranchies à **M. L. BER**

RUE DE RICHELIEU, 8, PRÈS LE THÉATRE-FI

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE ET AUX

L'ÉCOLE MUTUE

COURS D'ÉDUCATION POPULAIRE EN 23 VO

Paris. — Imp. Nouvelle (ass. ouvrière),

Digitized by Google